

**Les Miscellanées
de la Promotion
« Général Diego BROSSET »**

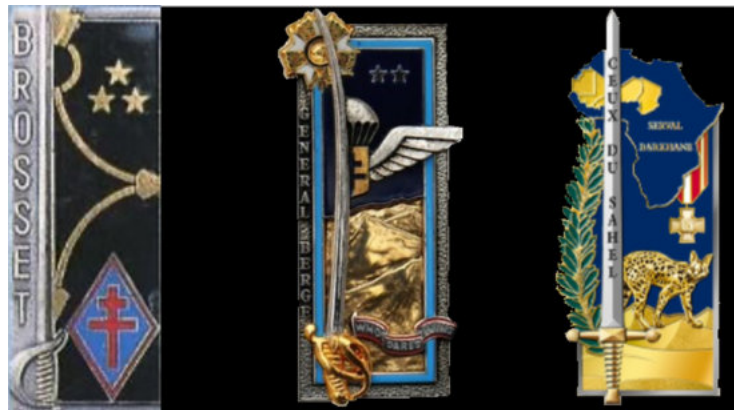


AVANT-PROPOS

Cinquante ans après notre sortie de l'École militaire interarmes, l'année 2024 s'est offerte à nous comme une respiration, un point d'orgue, un instant particulièrement fort en émotions partagées, au cours duquel le passé, le présent et le futur se sont rejoints. En ce matin du 16 novembre 2024, à l'endroit où nous avons esquissé nos premiers pas d'officiers, nous célébrons les Noces d'Or de notre Promotion, non comme une simple commémoration, mais comme un acte de triple fidélité : fidélité à une institution, fidélité à une vocation, fidélité à la figure tutélaire de notre Parrain, le général Diego Brosset.



Ce retour à la genèse de notre carrière d'officier s'est mué en un geste résolument tourné vers l'avenir. En présence de nos filleuls de la *Promotion Bergé*, qui célébraient le vingt-cinquième anniversaire de leur propre aventure militaire, et de nos petits-filleuls de la *Promotion Ceux du Sahel*, à qui nous avons souhaité la bienvenue dans la carrière, nous avons incarné



une chaîne de transmission, solide, vivante et palpable. Avec la rencontre de ces trois générations s'est matérialisée une continuité tout aussi profondément humaine que professionnelle, un précieux fil d'or reliant les étapes marquantes de nos vies militaires.



Quatre jours plus tard, le 20 novembre constituait une nouvelle étape, consacrée au souvenir de notre parrain, disparu quatre-vingts ans plus tôt. Commémorer l'anniversaire de cette disparition, c'était renouer avec une présence et relire un héritage. C'était aussi entendre résonner une voix encore étonnamment proche malgré les décennies car Diego Brosset est de ces hommes qui n'appartiendront jamais tout à fait au passé.

Les valeurs qu'il incarne, la liberté farouche dont il se fait le défenseur et l'allure ardente qui le caractérise le rendent étrangement contemporain.

C'est dans le sillage de ces cérémonies — et, en grande partie, grâce à l'émotion qu'elles ont procurée et aux souvenirs qu'elles ont fait rejaillir — qu'a germé l'idée de ce projet mémoriel sous la forme de Miscellanées fusionnant trois histoires. Celle, immense et fondatrice, de Diego Brosset. Celle, exemplaire et héroïque, de sa Division et des figures qui l'ont accompagné. Et enfin celle, plus modeste mais non moins vivante, de notre Promotion qui, depuis 1974, s'efforce d'être digne de son nom. Rassembler ces trois histoires, c'est d'abord un désir de cohérence. Comment parler de Brosset sans évoquer son parcours, sa personnalité, ses zones d'ombre et de lumière ? Comment raconter l'épopée de la 1re DFL sans rappeler ceux qui ont combattu avec lui et marché sur ses traces ? Et comment comprendre l'histoire d'une Promotion sans s'attarder sur la figure qui en constitue l'horizon moral et sur ces élèves-officiers qui l'ont choisi comme Parrain ?

Au-delà de cette cohérence, il y a également une conviction. Ce ne sont pas seulement les grandes batailles, les hauts faits et les récits officiels qui donnent chair à une mémoire. Ce sont aussi des anecdotes, des gestes anodins, des souvenirs, parfois intimes, souvent infimes, voire parcellaires, qui tissent durablement un lien entre les générations. Diego Brosset, sa DFL et notre Promotion forment un tout. Pas un monument sculpté dans le marbre, mais une constellation humaine.

Le général Saint Hillier, qui fut son chef d'État-major à la 1re DFL, a écrit une phrase qui résonne autant comme un hommage que comme une recommandation :

« Il faudrait un volume pour dire ce qu'était Diego Brosset, une encyclopédie pour dire ce qu'il savait, une bibliothèque pour contenir ce qu'il disait. »

Brosset était multiple, débordant, insaisissable. Comment pourrait-on prétendre l'enfermer dans un ouvrage, quel qu'il soit ? Ces Miscellanées n'ont aucune ambition encyclopédique. Elles ne cherchent pas à rivaliser avec les travaux historiques existants, encore moins à les remplacer. Elles ne se veulent ni exhaustives, ni académiques. Elles portent, en revanche, l'ambition plus simple — mais aussi plus délicate et plus difficile — de transmettre une émotion, un regard, une fidélité. Elles assument la part de subjectivité de leur auteur : une tonalité personnelle, un goût pour les détours, les enthousiasmes et les souvenirs. Elles rassemblent ce qui nous a été transmis, ce que nous avons découvert, ce que nous avons vécu et retenu, en tentant de saisir ce qui, dans l'héritage de notre Parrain, continue de nous inspirer et de nous rassembler. À l'image des panneaux de la Route de la 1re DFL qui balisent, depuis 2022, la France, de La Croix-Valmer au massif de l'Authion, en passant par Lyon, Nod-sur-Seine, la



Haute-Saône, les Vosges, le Territoire de Belfort et l'Alsace, ces Miscellanées se proposent de conduire les lecteurs sur un chemin de mémoire mêlant histoire, légende et anecdotes.

Chaque entrée est une porte ouverte : vers un épisode, une figure, une idée, un souvenir collectif et, parfois, une broutille. On y croise la France Libre, certains de ses compagnons, les itinéraires de notre Promotion, nos joies, nos errements, nos fidélités et surtout cette flamme singulière, celle d'un Parrain qui éclaire discrètement chaque page.

Les grandes figures historiques qui peuplent ces Miscellanées n'y sont pas convoquées pour elles-mêmes. Elles surgissent dans la lumière du récit parce qu'elles ont, un jour, frôlé ou côtoyé la trajectoire de Diego Brosset et celle de sa DFL, ou influé sur celle de notre Promotion. Ce n'est pas leur légende qui les appelle ici, mais la force d'attraction singulière d'un homme autour duquel, un temps, leurs sublimes destins ont gravité.

Ces Miscellanées constituent une passerelle. Entre le passé que nous honorons, le présent que nous partageons et l'avenir auquel nous croyons. Entre un général visionnaire et atypique — ce « *général de l'An II* » pour André Malraux — et des officiers qui lui doivent, si ce n'est leur vocation, au moins une part de leur imaginaire. Entre la rigueur de l'Histoire et la tendresse des souvenirs.

Ni un volume, ni une encyclopédie, ni une bibliothèque, ces Miscellanées se veulent un simple hommage destiné à faire revivre Diego Brosset en racontant — bien plus que son histoire — sa Légende.



REMERCIEMENTS

Un ouvrage comme celui-ci ne naît jamais seul. Il se nourrit de voix, de souvenirs, de gestes patients, de nombreuses recherches et lectures, de silences respectés et de fidélités discrètes. En premier lieu, il doit beaucoup aux Passeurs de Mémoire.

Ces femmes et ces hommes veillent sur des noms, des visages, des itinéraires, des combats et sur un passé qui, sans leur dévouement, se dissiperait dans l'oubli. Ils ne se contentent pas de conserver les archives ; ils les font vivre et parler. Ils savent que la mémoire n'est pas une matière figée. C'est une matière vivante, exigeante, qui réclame rigueur, transmission et humilité. Sans leur patience et leur fidélité, Diego Brosset ne serait plus qu'un vague nom dans les livres d'histoire. Grâce à eux, il demeure une présence, une voix, une trajectoire humaine et une légende offerte à notre admiration.



Au premier rang de ces Passeurs de Mémoire, je tiens à exprimer ma reconnaissance à Marie-Hélène Châtel, déléguée mémoire de la 1re DFL au sein de la Fondation France Libre. Par son engagement constant, la précision de son travail et sa disponibilité toujours bienveillante, elle incarne cette mémoire vigilante qui ne cherche ni à embellir ni à simplifier, mais à comprendre et à transmettre avec justesse. Son exemple et son dévouement sans faille ont constitué un fil conducteur précieux dans l'élaboration de cet ouvrage. À travers elle, c'est toute une chaîne de transmission qui se révèle. Celle des anciens combattants, de leurs

familles, des historiens, des bénévoles et de tous ceux qui considèrent que la mémoire de la France Libre est bien plus qu'un héritage. C'est une responsabilité de tous les instants.

Les Passeurs de Mémoire ne relèvent pas tous d'institutions identifiées, ni de fonctions officielles. La mémoire vivante s'incarne aussi dans des engagements plus discrets, accomplis par des individus pour lesquels le souvenir n'est pas un objet d'étude mais l'expression d'une fidélité intime.

C'est dans cet esprit que je souhaite saluer Florence Roumeguère, Jean-Marie Pefferkorn, Pascal Vanotti et Christian Martel, qui constituent l'équipe animatrice du blog « *Sur les chemins de la 1re DFL : 1940-1945.* » Par la rigueur de leurs recherches, la qualité de leurs publications et leur souci permanent de précision, ils ont constitué au fil des années une somme historique précieuse de renseignements, d'archives et d'éclairages la mémoire de la 1re DFL.



Leur travail, mené avec passion et persévérance, illustre ce que peut produire un engagement bénévole lorsqu'il est guidé par l'exigence historique et le respect des hommes.

J'adresse mes félicitations à Alain Jacquot-Boileau, instituteur et journaliste, passeur de mémoire exemplaire. Depuis maintenant plus de quinze ans, il se consacre avec constance et conviction à la mémoire du général Brosset. Par son action pédagogique, il fait bien davantage que transmettre un savoir. Il éveille les consciences. En accompagnant chaque année les élèves des classes de cours moyen



de Champagny en pèlerinage sur la tombe de Diego Brosset, il offre à des générations d'enfants une rencontre fondatrice avec l'Histoire, non pas abstraite, mais incarnée, silencieuse et grave. Dans ces pas d'écoliers sur les chemins du souvenir se joue certainement l'une des formes les plus durables de la transmission.

Ces contributions, comme tant d'autres, appellent naturellement des remerciements plus larges encore. Ceux-ci vont, en premier lieu, aux descendants de Diego Brosset, gardiens de la mémoire et des silences. Merci à Ijjo, sa fille, et à Christophe Triboulet, son petit-fils, pour la confiance qu'il m'ont accordée en mettant à ma disposition le trésor inestimable que constitue cette mémoire familiale tissée de voix croisées au cœur de la guerre : la retranscription dactylographiée (de juin 1969) des échanges épistolaires — de juin 1940 à novembre 1944 — entre Diego Brosset, son épouse Jacqueline, leurs mères respectives — Mesdames Brosset et Mangin —, l'ensemble de leurs fratries et les nombreux amis des deux familles.

Mes pensées et mes remerciements vont également aux camarades de Promotion qui, grâce aux anecdotes puisées dans leurs souvenirs, à leurs patients travaux de relecture et à leurs compétences informatiques, ont contribué à la concrétisation de ces Miscellanées qui leur doivent beaucoup. C'est pour cette raison qu'elles leur sont dédiées.

Ces remerciements ne seraient pas complets si je n'y associais pas, pour conclure, la figure centrale de notre Parrain. Cet homme, notre exemple et notre guide depuis plus d'un demi-siècle. Nous l'imaginons aujourd'hui dans son éternité, par l'une de ces somptueuses fins de journée que seul le Sahara peut offrir.

Assis face au soleil couchant, entouré de tous ceux qui l'ont précédé ou rejoint au Paradis des anciens : Antoine de Saint-Exupéry, Bernard Saint-Hillier, Vercors, Jean-Pierre Aumont et tant d'autres compagnons de la France Libre, plus ou moins connus mais tout aussi méritants, qui constituent ce terrible cortège de plus de 4 000 morts tombés au champ d'honneur. À ses côtés, ses filleuls qui, comme lui, ont quitté — bien trop tôt, bien trop vite — notre planète bleue.

Nous aimerions, en paraphrasant la plus célèbre de ses citations —

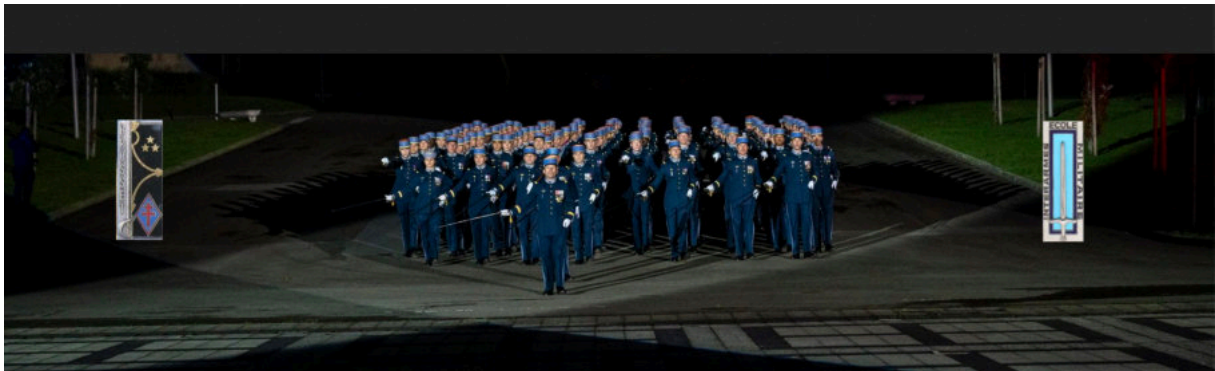
« Je ne serai jamais un vrai général mais ma division est une vraie division ! »



— qu'en nous voyant honorer sa mémoire et perpétuer son exemple, notre Parrain puisse dire :

« Je n'ai peut-être pas été un vrai général, mais la Promotion qui m'a fait l'honneur de me choisir comme Parrain est une vraie Promotion ! »

Et pour nous, survivants pour quelque temps encore, qui savons, comme le renard du Petit Prince, que « l'on ne voit bien qu'avec le cœur », il est réconfortant de penser, avec Tacite, que « le vrai tombeau des morts est dans nos cœurs de vivants. »



Lieutenant-colonel (er) Renaud FRANCOIS

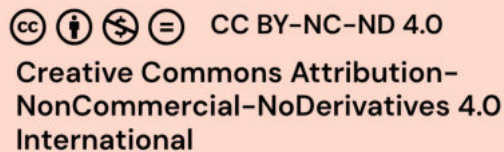


© Renaud FRANCOIS, 2026.

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution

- Pas d'Utilisation Commerciale

- Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).



<https://creativecommons.org/licenses/>

Table des matières

DES HOMMES ET DES FEMMES DANS LA GUERRE	11
DE GAULLE Charles	12
1re DFL (Historique des appellations successives)	13
1re DFL (Vue par Diego Brosset)	14
KOENIG Pierre	16
SAINT-HILLIER Bernard	16
ZIRNHELD André	17
BON André	19
AMILAKVARI Dimitri	19
CURIE Ève	20
AUMONT Jean-Pierre	22
CARRÉ de LUSANÇAY François	25
CHAMPROSAY Jean-Claude	26
MALRAUX André	26
TUAILLON Odette	28
JACQUIER Paulette, alias « Marie-Jeanne »	28
BRULLER Jean, dit Vercors	29
SABLON Germaine	31
BROSSET Jacqueline	32
BROSSET Isabelle	34
BROSSET Henri	35
BROSSET Ijjo	36
HIRLEMANN Jules	37
LIEUX DE MÉMOIRE	38
Route de la 1e DFL	39

Lyon	39
Saint-Maixent-l'École	41
Buenos Aires	42
Bogota	42
Dole	44
Lure	44
Cimetière de Villersexel	45
Nécropole Nationale de Rougemont	45
Rillieux-la-Pape	46
Arradon	47
Île Irus	47
Le Rayol-Canadel sur Mer	48
POT-POURRI	50
Coups de griffes et coups de gueule	51
Reconstruire la France	52
Deux recettes du bonheur	54
Citations	55
La passion des fleurs	56
Roulotte	57
1re DFL ou 1re DMI ?	59
« Mort aux cons ! »	60
Côté pile et côté « farce »	61
LA PROMOTION	63
POMPIDOU Georges	64
de BARRY Jacques	65
SABATIER Henry	66
Herr Major Fellschner	67
Le Fantôme de la Promo	68
La Fine	69
Histoire Militaire	69
B... Philippe	71
Gros-Doigts	71
CDVS	72
Bibelots	72

Choix de L'arme	73
Bosse	74
Les Tontons Flingueurs	74
Les Cyrards	76
Le Dolo	76
Fièvre Aphteuse	76
Vorace	77
Le « Lifar »	77
Strass	78
Pompe	78
Matricule	79
Clito	79
L'Ours	80
TBCB	80
Surnoms	81
Perche	81
Tagada, Tagada, Voilà les Dalton !	82
Détournements Musicaux	82
BIBLIOGRAPHIE, SOURCES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES	84

DES HOMMES ET DES FEMMES DANS LA GUERRE



DE GAULLE Charles

(2 novembre 1890 – 9 novembre 1970)

De Bogota, le 7 juin 1940, peu avant le ralliement de Diego Brosset au général De Gaulle, son épouse Jacqueline écrit à sa mère :

« ... l'entrée du général De Gaulle dans le nouveau Cabinet a beaucoup réjoui Diego, car c'était l'un de ceux dont l'esprit offensif était banni à l'École de guerre. »

Le 10 décembre 1940, à bord du Veragua, sur lequel il a embarqué le jour même dans le port colombien de Barranquilla, en route vers Londres via New York, Diego note dans une lettre à sa mère :

« Dans toutes les Amériques, on est pour De Gaulle, plus ou moins efficacement, car de la parole aux actes le pas n'est facile que pour quelques-uns. Tous les Français sont avec lui en principe, et celui qui fait comme moi a l'appui sentimental de tous. Or qui est De Gaulle ? Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'il fut intelligent par son livre et qu'il eut de bons réflexes. Je souhaiterais qu'il eût toutes les qualités. Je le saurai bientôt. »



Mars 1941- Devant Cheren. De droite à gauche : le général De Gaulle, Col. Monclar, Lt-Col. Génin et Lt-Col. Brosset

Diego aura la réponse le 14 janvier 1941 au

soir lorsque, fraîchement débarqué la veille en Angleterre, il peut enfin se présenter au chef de la France Libre. Diego Brosset passe ses deux premiers mois en Angleterre comme sous-chef du 2e Bureau. Au contact du chef de la France Libre, il affine son opinion sur lui. Celui-ci possède « trois qualités que nos généraux n'ont pas su avoir : l'intelligence qui sait prévoir, le caractère qui sait oser et une expérience indéniable qui lui confèrent une classe au-dessus de la moyenne. »

Début mars 1941, Diego Brosset est choisi par le général De Gaulle pour l'accompagner dans une tournée africaine qui les conduit de Londres jusqu'en Érythrée, en passant par Freetown, Brazzaville, Fort-Lamy et Le Caire. En Syrie, en juin 1941, il est de nouveau officier de liaison auprès du général De Gaulle et se voit confier, au début du mois de septembre, le commandement des troupes de l'Euphrate, qui deviendra, en novembre, le commandement de l'Est syrien.

En décembre 1942, le général De Gaulle, en récompense de ses services, lui offre l'une de ses plus grandes joies en accédant à sa demande de « servir avec le grade que l'on voudra, pourvu que cela soit au feu, ou même sans grade, en mission en Afrique du Nord. » Il le nomme à la tête de la 2e Brigade de la 1re DFL.

De janvier à août 1943, Brosset, enfin placé à la tête de la grande unité dont il rêvait, donne la pleine mesure de ses talents de chef, de stratège et de tacticien. Le succès de l'opération de Takrouna lui vaut la visite du général De Gaulle, qui lui remet la croix de la Libération. C'est tout naturellement que le chef de la France Libre le nomme ensuite commandant de la 1re DFL, avec laquelle il vivra en osmose presque parfaite — une véritable communion — jusqu'au 20 novembre 1944.

Dans l'émouvant hommage qu'il adresse à la 1^{re} DFL après la mort du général Brosset, le général De Gaulle révèle la profonde estime et la sincère amitié qui l'unissaient à cet officier depuis son arrivée auprès de lui.

« Votre chef le général Brosset vient de mourir dans vos rangs. Ma pensée et mon cœur sont avec vous dans ce chagrin. Le général Brosset était mon bon compagnon, mon ami. Jamais je n'eus de lui que des preuves indéfiniment prodigieuses d'ardeur, de désintéressement, de confiance. Il était de la noble et chère phalange qui s'était, dans les premiers jours, groupée autour de moi pour accomplir notre mission au service de la France et dans laquelle la mort l'a si terriblement frappé. Ces derniers regards furent ceux d'un vainqueur, puisqu'il vous conduisait à l'une des plus glorieuses victoires de cette guerre. Il est tombé sur le sol reconquis par vous sous son commandement ; c'est ainsi je le sais qu'il souhaitait mourir. Honneur au général Brosset, commandant la 1^{re} DFL, mort pour la France ! »

Trente ans plus tard, le général de Boissieu confie à Geneviève Salkin, en plein travail de rédaction de son ouvrage « *Général Diego Brosset, de Buenos Aires à Champagny via l'Afrique et la France Libre* » (Éditions Economica, 1999), l'avenir que le général De Gaulle envisageait pour Diego Brosset si l'accident fatal n'était pas venu interrompre tragiquement sa chevauchée :

« De Gaulle appréciait Diego, qu'il considérait comme le futur chef d'état-major de l'armée de Terre, parce que c'était un intellectuel qui savait analyser et commander. »

1^{re} DFL (Historique des appellations successives)

Le 17 janvier 1941, le général De Gaulle envoie un émissaire à Khartoum. Sa mission consiste à régler avec le général Platt, commandant des troupes britanniques au Soudan, les conditions d'engagement des Forces françaises libres en Afrique.

Celles-ci regroupent alors environ 3 000 hommes appartenant à la 13^e DBLE, aux BM 1 à 4, au BIM, à l'escadron de spahis, ainsi qu'aux unités d'artillerie, de chars, de transmissions et du train.

Le 30 mars 1941, après avoir passé en revue les Forces françaises libres en Érythrée, à l'Oued des Singes, le général De Gaulle déclare au général Legentilhomme :
« Vous formerez progressivement une division qui prendra le nom de 1^{re} Division française libre. »

En mai 1941, à Qastina, en Palestine, les documents officiels font apparaître l'appellation de 1^{re} Division légère française libre (DLFL). C'est sous ce nom et sous le commandement du général Legentilhomme qu'elle pénètre en Syrie en juin 1941 et affronte les forces françaises demeurées fidèles au régime de Vichy. Elle entre victorieusement dans Damas le 21 juin 1941.

En décembre 1941, les Britanniques reconnaissent les Français libres sous l'appellation de First Free French Brigade (1st FFBg). Dissoute à l'issue de cette campagne, cette formation renaît sous la forme de deux brigades françaises libres. Placées sous le commandement du général Koenig, elles s'illustrèrent à Bir-Hakeim du 26 mai au 11 juin 1942.



Ces deux brigades, auxquelles s'ajoute la Free French Flying Column, constituent alors les Forces françaises du Western Desert intégrées à la 8e Armée britannique.

La 1re Brigade participe à la bataille d'El-Alamein en octobre 1942, tandis que la 2e Brigade y joue un rôle plus modeste.



30 mars 1941
De Gaulle en visite dans l'Oued des Singes

C'est en avril 1943, à Gambut, près de Tobrouk, après la mise sur pied complète des 1re et 2e Brigades françaises libres indépendantes et l'arrivée en Égypte de la future 4e Brigade venue de Djibouti, que s'impose définitivement, dans les faits comme dans les textes, l'appellation de 1re DFL.

En octobre 1943, la 1re DFL est renommée 1re DMI (Division motorisée d'infanterie) et passe sous organisation américaine en vue de son engagement en Europe. Cependant, jusqu'à sa dissolution, le 15 août 1945, la nouvelle appellation de 1re DMI ne s'imposera jamais réellement. Dans les ordres, les correspondances, les souvenirs et jusque dans les conversations quotidiennes, la Division restera tout simplement la 1re DFL.

1re DFL (Vue par Diego Brosset)

Dans « *L'Épopée de la 1re DFL par ceux qui en étaient* » (Amicale de la 1re DFL, IAPCA Imprimerie, Le Muy, 2010), le général Saint-Hillier rapporte la manière dont Diego Brosset aimait présenter sa Division :

« Coloniale au premier chef, elle a surtout été impériale dans son recrutement, dans son organisation, dans son esprit.

C'est par elle que l'Empire a véritablement contribué à libérer le sol et l'âme même de la Patrie.

Elle a groupé et fondu les marins de Dunkerque, les légionnaires et chasseurs venus de Norvège, les bataillons coloniaux formés en Afrique, le Bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique, le 2e Bataillon nord-africain où vivaient et combattaient côte à côte des Algériens, des Marocains et des Tunisiens, un régiment d'artillerie, des Antillais aux FTA, des Syriens dans les ateliers de réparation, des Indochinois au Train, des Pondichériens aux Transmissions et des Français échappés, rescapés ou évadés, venus des ports du monde entier, de toutes les colonies et de tous les continents. Et, pour finir, des infirmières et des ambulanciers anglais sont venus témoigner leur dévouement à ceux qui leur étaient restés fidèles dans les plus sombres moments de la guerre. »

Dans une lettre adressée à sa sœur Mercedes, le 4 octobre 1944, Diego Brosset décrit ainsi sa DFL :

Elle a retrouvé la France avec joie ; on lui fait fête, et les Français sont venus nombreux remplacer leurs frères d'Afrique, repartis chez eux porter notre bonne parole.

Maintenant, il est évident que je suis partial. Venez avec moi dans ma Jeep la surprendre vous-même. Nous allons en faire le tour. »

Rarement un chef militaire aura parlé de son unité avec une telle tendresse, lui prêtant les traits d'un être vivant, tour à tour enfant, adolescente puis jeune femme arrivée à maturité. À travers ces images apparaît toute la singularité du lien qui unissait Diego Brosset à la 1^{re} DFL : bien davantage qu'une histoire de commandement, une véritable histoire d'amour.

KOENIG Pierre

(10 octobre 1898 – 2 septembre 1970)

Les destins militaires du général Koenig et du général Brosset présentent de nombreux parallèles. Né en 1898, sept jours après Diego Brosset, Pierre Koenig s'engage en 1917. À l'issue du Premier Conflit mondial, le combattant exemplaire qu'il s'est révélé lors de la bataille des Flandres, de celle du Matz et de l'offensive de l'Oise choisit d'embrasser la carrière des armes.

Capitaine en février 1940, il participe avec la 13^e Demi-Brigade de Légion étrangère (13^e DBLE) au corps expéditionnaire envoyé en Norvège, où il se distingue particulièrement. Refusant l'armistice de juin 1940, il rejoint Londres avec plusieurs compagnons de la 13^e DBLE. Embarqué le 19 juin, il atteint les côtes britanniques deux jours plus tard.

Promu général en juillet 1941, il commande la 1^{re} DFL lors de la bataille de Bir-Hakeim (26 mai-11 juin 1942), puis à la seconde bataille d'El Alamein. En août 1943, il transmet le commandement de la Division au général Brosset.



SAINT-HILLIER Bernard

(29 décembre 1911 – 28 juillet 2004)

Entré à Saint-Cyr en 1931, il débute sa carrière d'officier au 11^e bataillon de chasseurs alpins. Lieutenant en 1935, il sert en 1938 au 1^{er} régiment étranger d'infanterie.

En avril et mai 1940, il participe, avec la 13^e Demi-brigade de Légion étrangère (DBLE), à l'expédition de Narvik en Norvège au cours de laquelle il est blessé par un éclat d'obus. Il rejoint les Forces françaises libres le 1^{er} juillet 1940 sous le nom de Jean de Vienne. Capitaine en août 1940, il prend part à l'opération

de Dakar, débarque au Cameroun avant de participer, avec la Brigade française d'Orient, à la campagne d'Érythrée contre les Italiens.



Adjoint du chef de bataillon Amilakvari, il participe, en Libye, à la défense de Bir-Hakeim (mai-juin 1942). En juin 1943, Bernard Saint-Hillier reçoit ses galons de chef de bataillon. Nommé chef d'état-major de la 1^{re} Division française libre sous les ordres du général Diego Brosset en septembre 1943, il débarque en Italie en avril 1944, puis en Provence, à Cavalaire, le 16 août 1944.

Promu lieutenant-colonel à seulement trente-trois ans le 5 décembre 1944, déjà neuf fois

cité et quatre fois blessé, Bernard Saint-Hillier prend, le 25 mars 1945, le commandement de la 13^e DBLE et termine la guerre dans le massif de l'Authion, au sud des Alpes. Après la Seconde Guerre mondiale, il poursuit sa carrière militaire qu'il terminera en 1971 avec le grade de général de corps d'armée, à la tête de la 3^e Région militaire à Rennes.

Le général Bernard Saint-Hillier était grand-croix de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 avec neuf citations, de la croix de la Valeur militaire avec deux citations, de la médaille de la Résistance, de la croix du combattant, de la croix du combattant volontaire de la Résistance ainsi que de nombreuses décorations françaises et étrangères.

Chef d'état-major et compagnon de combat du général Brosset au sein de la 1^{re} DFL, Bernard Saint-Hillier demeurera toute sa vie l'un de ses plus fidèles admirateurs et l'un des témoins les plus précieux de son action.

ZIRNHELD André

(7 mars 1913 – 27 juillet 1942)

Le Général Bigeard l'appelait « *Zirnheld le Magnifique, l'homme qui n'a jamais rien demandé* ». Un article de Terre Magazine (mars-avril 1991) consacré à la Prière du Para, qualifiait son auteur, André Zirnheld, de « *héros oublié* ». Premier officier parachutiste français tombé au champ d'honneur, cet aspirant aimait dire : « *Je n'ai pas à me plaindre de la guerre. D'elle, je dois apprendre à vivre de n'importe quoi.* »

Il nous a légué le texte de sa Prière du Para qui est devenu l'hymne des troupes parachutistes de l'armée française, puis celui des unités parachutistes brésiliennes.

La version chantée de la Prière du Para est créée en 1961. Cette version est immédiatement adoptée comme chant traditionnel par notre École, l'EMIA. Depuis lors, ce chant relie toutes nos promotions. Mais pour la nôtre et la Promotion Général Bergé, ce lien revêt une symbolique particulière. À l'issue de son stage d'élève-officier à l'École des aspirants de Brazzaville, d'où il sort cinquième fin 1941, Zirnheld se porte volontaire pour la 1^{re} Compagnie de chasseurs parachutistes (1^e CCP) intégrée comme French Squadron au Special Air Service. Il sert alors sous les ordres du capitaine Georges Bergé, futur parrain de nos filleuls. Lors de sa première mission, Zirnheld effectue un raid un des aérodromes de Benghazi, le 12 juin 1942. C'est au retour de sa quatrième mission qu'il est tué. Son convoi est repéré et mitraillé par une formation Ju 87 « Stuka ».



Quelques instants avant sa mort, il dit à l'aspirant François Martin : « *Je vais vous quitter. Tout est en ordre en moi.* » Il lui confie son barda contenant des papiers et des livres. C'est ainsi que sera découvert le texte de cette Prière rédigée en 1938 qui, depuis lors, a suscité ou conforté la vocation de générations d'élèves-officiers.

La figure de Zirnheld n'était pas seulement présente dans la mémoire des parachutistes. Elle a également profondément marqué plusieurs officiers de la France Libre, parmi lesquels Diego Brosset.

Dans ses carnets de guerre, Diego Brosset, en réponse à une lettre de la famille du sous-lieutenant Fernand Lamblin, tué le 11 mai 1943, à Takrouna en Tunisie, explique « *avec quelle insistance ce jeune officier avait souhaité aller au feu quand il avait appris la mort de son camarade Zirnheld* », dix mois plus tôt.

Mon Dieu mon Dieu donne moi la tourmente ,
 Donne moi la souffrance
 Donne moi l' ardeur au combat
 Mon Dieu mon Dieu donne moi la tourmente
 Donne moi la souffrance
 Et puis la gloire au combat et puis la gloire au combat
 (bis)
 Ce dont les autres ne veulent pas
 Ce que l'on te refuse
 Donne moi tout cela oui tout cela
 Je ne veux ni repos ni même la santé
 Tout ça mon Dieu t 'est assez demandé

Mais donne moi ,mais donne moi
 Mais donne moi la foi
 Donne moi force et courage
 Mais donne moi la foi
 Donne moi force et courage
 Mais donne moi la foi
 Pour que je sois sur de moi

Donne moi la tourmente
 Donne moi la souffrance
 Donne moi l' ardeur au combat
 Mon Dieu , mon Dieu , donne moi la tourmente
 Donne moi la souffrance
 Et puis la gloire au combat et puis la gloire au combat ..

Quelques jours plus tard, Brosset découvre un article de Corniglion-Molinier, commandant les Forces aériennes françaises libres (FAFL) au Moyen-Orient, dans lequel il présente Zirnheld « *comme un de ces purs, mystiques peut-être, religieux sûrement, si loin de tant des nôtres, si loin de nous, si loin de moi et de ces gens qui se battent pour survivre autour d'Alger, de ces officiers qui cherchent l'affaire, la combine.* » Diego Brosset porte un jugement sévère sur l'attitude qu'il considère comme l'hypocrite de l'auteur de cet article. Il estime que ni Corniglion-Molinier, ni lui-même, ne sont fondés à se réclamer de Zirnheld. Ils n'appartiennent pas à son univers moral, spirituel et exceptionnellement exigeant.

Compagnon de la Libération, André Zirnheld était titulaire de la Médaille militaire, de la Croix de guerre 1939-1945, de la Médaille de la Résistance et de plusieurs autres distinctions françaises et étrangères.

BON André

(1927)

André Bon, à l'âge de 17 ans, en trichant un peu sur son âge, s'engage avec son frère, le 3 septembre 1944, auprès de la 1re DFL qui vient de pénétrer dans Lyon.

De la capitale des Gaules à l'Authion, en passant par les Vosges et l'Alsace, il sera de tous les combats au sein du 22e Bataillon de Marche Nord-Africain (BMNA). Le « *bataillon d'opérette* » comme l'avait malicieusement surnommé Diego Brosset au soir de la bataille du Garigliano, en croisant Germaine Sablon, alors infirmière engagée dans l'Ambulance Hadfield-Spears. Cette allusion à son statut de chanteuse d'opérettes – elle était alors 1re classe d'honneur et égérie de ce Bataillon - lui avait procuré une joie immense en entendant Diego prononcer ces paroles : « *Ils se battent comme des lions, Germaine, les soldats de votre bataillon d'opérette !* »



André Bon, l'un des rares anciens de la 1re DFL encore de ce monde – il n'en reste que quelques dizaines – se fait un devoir chaque année de participer à toutes les cérémonies commémoratives de cette unité. Il arbore fièrement, au revers de son veston, le pin's que je lui ai remis au nom de notre Promotion et qui lui rappelle avec émotion le général sous les ordres duquel il a eu honneur de servir.

AMILAKVARI Dimitri

(31 octobre 1906 – 24 octobre 1942)



Prince géorgien, de la famille des Zedguinidze qui détenait la charge de Grands Écuyers de la Couronne de Géorgie, Dimitri Amilakvari voit son enfance balayée par les bouleversements de l'histoire. Contraint à l'exil après l'invasion de la Géorgie par l'Armée rouge en 1921, il découvre la France, sa terre d'accueil, où il choisit d'embrasser la carrière des armes avec la même ardeur que ses ancêtres. Admis à Saint-Cyr en 1924, il choisit la Légion étrangère. Du Haut Atlas aux djebels du Sud marocain, il s'y distingue par une bravoure de tous les instants.

Engagé en Norvège au sein de la 13e Demi-brigade de Légion étrangère, plusieurs fois cité, il est fait chevalier de la Légion d'honneur. En juin 1940, refusant la défaite, il quitte la Bretagne pour rejoindre la cause du général De Gaulle en Angleterre. Du Gabon à la Syrie, de Keren à Massouah, de Bir-Hakeim à El Alamein, il mène ses hommes avec une autorité tranquille et un courage qui forcent l'admiration. Promu lieutenant-colonel, il prend la tête de la 13e DBLE, qu'il réorganise avant de la conduire dans les sables brûlants du désert libyen.

Figure de proue de la 1re DFL à Bir-Hakeim, il reçoit la croix de la Libération des mains du général De Gaulle. Quelques mois plus tard, à El Alamein, c'est encore à la tête de ses troupes qu'il se porte à l'assaut du piton de l'Himeimat. Le 24 octobre 1942, frappé en pleine attaque il tombe, fidèle jusqu'à son dernier souffle à l'honneur de la Légion et au destin qu'il avait embrassé. Destin qu'il avait lui-même résumé à l'issue de la Bataille de Bir-Hakeim : *« Nous étrangers, n'avons qu'une seule façon de prouver à la France notre gratitude pour l'accueil qu'elle nous a réservé : nous faire tuer pour elle. »*



11 août 1942. Camp de El Tahag (Égypte). Le Lt-col AMILAKVARI (au centre de la photo) reçoit des mains du Général De Gaulle la Croix de la Libération.

En Géorgie comme en France, le nom d'Amilakvari demeure celui d'un prince devenu légionnaire, d'un héros discret et incandescent, dont la vie fut à la mesure de l'idéal qu'il servit. La disparition d'Amilakvari à El Alamein priva la France Libre de l'un de ses chefs les plus prestigieux et marqua profondément nombre de ses compagnons d'armes, parmi lesquels Diego Brosset, qui admirait son courage, son panache et son sens du devoir.

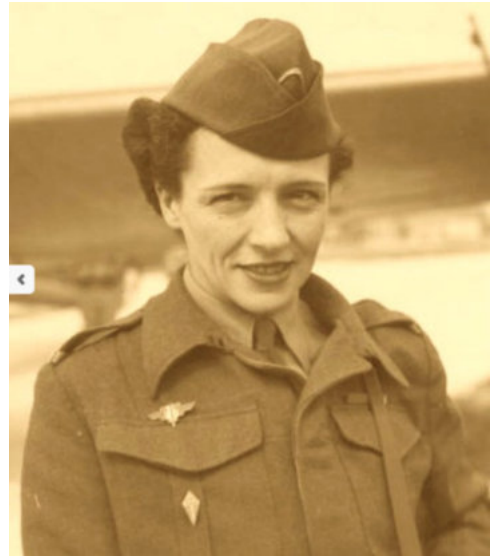
Le lieutenant-colonel Amilakvari était chevalier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 avec quatre palmes et cinq citations, de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec deux citations, de la médaille des Évadés, de la médaille coloniale avec agrafe « Maroc », de la croix de guerre norvégienne et du grade d'officier de l'ordre du Ouissam Alaouite.

CURIE Ève

(6 décembre 1904 – le 22 octobre 2007)

Fille de Pierre et de Marie Skłodowska-Curie et sœur cadette d'Irène Joliot-Curie, Ève Curie naît le 6 décembre 1904 à Paris. Pianiste, écrivaine, journaliste, conférencière et diplomate française, elle deviendra l'une des figures les plus singulières de l'entourage de la 1re DFL.

Après la débâcle de 1940, elle embarque à Bordeaux pour rejoindre le général De Gaulle à Londres. Elle s'engage dans le Corps des volontaires françaises de la France combattante où elle sert comme ambulancière sur le front d'Italie. Officier de liaison, elle est ensuite envoyée en 1943 à Alger auprès du général de Lattre de Tassigny.



Ève Curie débarque en Provence en août 1944 dans le cadre de l'opération Dragoon. Affectée aux forces françaises engagées dans cette opération, elle participe activement à la Libération du territoire. Chargée de mission, elle assure des fonctions de liaison essentielles entre les différentes unités engagées sur le front. En septembre 1944, elle joue notamment un rôle important dans la coordination de la jonction entre la 1re DFL, auprès de laquelle elle a été détachée par l'état-major du général de Lattre, et la 2e DB du général Leclerc.

« *Supérieurement intelligente et modeste* », selon les témoignages concordants de Diego Brosset et de Bernard Saint-Hillier, Ève Curie confiera l'agréable surprise qu'elle a eue en découvrant à l'état-major de la 1re DFL une simplicité et une gaieté qui contrastaient vivement avec une forme de solennité parfois figée — physique, intellectuelle et morale — qu'elle avait observée à l'état-major du général de Lattre.

Jean-Pierre Aumont, alors aide de camp de Diego Brosset, la décrit ainsi :



« ... elle apporte à notre popote le rayonnement discret et sombre de sa présence, élargissant les sujets, aérant nos conversations monotones, appliquée cependant, avec son beau petit visage triste et têtu, à n'être qu'un lieutenant, jugeant tout et tous avec justesse, rapidité et certitude, parée de grâces graves et de dure séduction. »

Diego Brosset, dont les rapports avec le général de Lattre sont souvent conflictuels, évoque ainsi, dans ses carnets

de guerre du 8 octobre 1944, le départ d'Ève Curie :

« *Ève Curie nous a quittés ; elle était un excellent élément du 3e Bureau (...)* Son départ, ou plutôt son retour à l'état-major de l'Armée à Besançon, a eu quelque chose de dramatique. De Lattre, jaloux qu'on ait davantage parlé d'elle que de lui dans plusieurs articles consacrés à la Division et parus à Paris, lui fit une scène ridicule, sinon grotesque et injuste, lui reprochant de s'être mise en avant dans un poste délicat et difficile. »

Brosset conclut son commentaire par un jugement aussi sévère pour l'un que flatteur pour l'autre en estimant qu'entre « de Lattre et Ève Curie » il y a autant de différences « qu'entre le clinquant et l'or ». Selon lui, de Lattre « est pétri de la vanité des officiers généraux français, et chez lui elle est particulièrement puérile », tandis qu'Ève Curie « a hérité la qualité et la modestie de sa mère. »

Ève Curie était chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la croix de guerre 1939-1945, commandeur de l'ordre Polonia Restituta (ordre de la Renaissance de la Pologne) et bénéficiaire de la King's Commendation for Brave Conduct (« Mention élogieuse du Roi pour acte de courage remarquable »).

AUMONT Jean-Pierre

(5 janvier 1911 – 30 janvier 2001)



Le 24 juillet 1941, accoudé au bastingage du *Nyassa*, Jean-Pierre Aumont, comédien et acteur français, certainement l'un des les plus doués et les plus prometteurs de sa génération, regarde avec nostalgie s'estomper lentement les lumières de Lisbonne. À ses côtés, le Consul du Honduras lui fait malicieusement remarquer que la capitale portugaise, Rome et Tegucigalpa ont, en commun, une singularité topographique : toutes trois sont bâties sur sept collines, fondement de leur histoire.

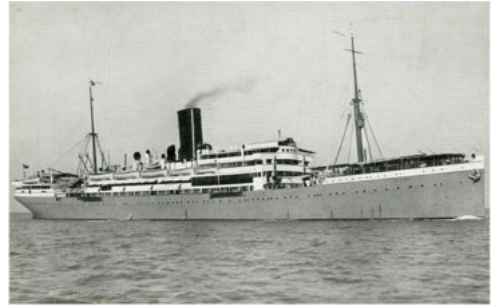
Au large de Cascais, là où les eaux boueuses du Tage se marient aux eaux froides et bleues de l'Atlantique, des dauphins tracent leur sillon et guident le navire vers New-York, un nouveau monde et une autre vie.

D'ascendance juive — ashkénaze par son père, Alexandre Abraham Salomons, administrateur de sociétés, d'origine hollandaise, et séfarade par sa mère, Suzanne Cahen, actrice française — Jean-Pierre Aumont échappe aux lois antisémites du régime de Vichy, notamment au second statut des Juifs de juin 1941, grâce à ce Consul, rencontré à Cagnes-sur-Mer, qui lui a offert un visa salvateur pour le Honduras.

Le *Nyassa* est un ancien navire de ligne allemand, lancé en 1906 sous le nom de *Bülow*. Arraisonné, lors de la Première guerre mondiale, le 24 février 1916 par le Portugal, avec 35 autres navires allemands ancrés dans ses ports, il est rebaptisé *Trás-os-Montes*, nom qu'il perd en 1924 quand il passe sous le pavillon de la Compagnie Nationale de Navigation portugaise. Il prend alors le nom de *Nyassa*, d'une province du Nord du Mozambique, à l'époque possession portugaise. En novembre 1940, il est affecté au transport exclusif, entre le Portugal et les États-Unis, de réfugiés, en provenance des pays occupés par l'Allemagne nazie.

Le premier voyage de ce type est effectué le 23 novembre 1940 avec 458 réfugiés à son bord. Quatre ans plus tard, parmi les derniers transports de réfugiés effectués par le *Nyassa*, celui du 1er février 1944, constitue une page d'histoire particulièrement chargée de symboles. Ce jour-là, trois ans avant l'odyssée de l'*Exodus*, le *Nyassa* débarque à Haïfa, en Palestine, 754 juifs embarqués à Lisbonne et Cadix.

Le 9 août 1941, Jean-Pierre Aumont débarque à New-York avec 689 autres passagers. Il confiera dans ses mémoires (*Souvenirs provisoires*. Éditions René Julliard, 1957) avoir ressenti une émotion similaire à celle qui avait foudroyé le jeune Eugène de Rastignac à son arrivée à Paris. Un mélange d'éblouissement et de vertige, l'impression qu'un monde nouveau s'offrait à lui.



Le Nyassa

Séducteur, dilettante, ambitieux, élégant et cultivé, Jean-Pierre Aumont porte sur ce monde nouveau un regard à la fois émerveillé et avide. Il se plonge avec délices dans la vie trépidante de l'époque. Il côtoie Anatole Litvak, Charles Boyer, Joseph Kessel, Charlie Chaplin, Antoine de Saint-Exupéry, Hervé Alphand, Gregory Peck, Gene Kelly et Henri Bernstein. Son aisance naturelle devant les caméras attire l'attention des producteurs, des réalisateurs et des metteurs en scène, enthousiasme les spectateurs, fait tourner les têtes et chavirer les cœurs de la gent féminine dont ceux de Joan Crawford, Hedy Lamarr, Vivien Leigh, Barbara Stanwyck et Maria Montez, qu'il épousera en 1943. Récompense méritée de son talent, il signe, en juin 1942, un contrat de sept ans avec la Metro-Goldwyn-Mayer.

Viscéralement patriote, Jean-Pierre Aumont reste marqué par l'humiliante brûlure de la débâcle de 1940. En novembre 1942, il contacte le capitaine Sacha de Manziarly, un des représentants du général De Gaulle à New-York. En février 1943, la délégation new-yorkaise des Forces françaises libres le mobilise mais le laisse à la disposition de la MGM pour terminer le tournage du film *La Croix de Lorraine*. Jean Gabin connaîtra la même aventure, Sacha de Manziarly le renvoyant à Hollywood pour y tourner *L'Imposteur* de Julien Duvivier.

Le 3 novembre 1943, l'aspirant Jean-Pierre Aumont avec, dans ses bagages, une copie du film destinée au Général De Gaulle, abandonne le confort de sa Californie d'adoption et embarque à bord d'un *Liberty Ship*. Vingt jours plus tard, il arrive en Algérie, dans le port d'Oran. En se préparant à parcourir les chemins sur lesquels sa Division cuirassée avait été jetée en 1940, il compte bien laver l'affront de la débâcle. Il est affecté à la 1re DFL et, après avoir participé aux campagnes d'Afrique du Nord et d'Italie. Il compte, en débarquant sur la plage de Cavalaire le 15 août 1944, parmi les premiers Français libres à fouler à nouveau le sol national.



Jean-Pierre Aumont au volant de sa jeep lors du débarquement de Provence

Ce comédien qui, pendant ses permissions, continuait à se produire sur scène sans pouvoir oublier sa DFL et le flamboyant général qu'était Diego Brosset, poète, écrivain, adorant tout de la vie, tout aussi heureux de commander sa Division que de déclamer des sonnets de Shakespeare, étaient faits pour se rencontrer. Ils étaient jeunes. Ils étaient beaux. Ils mordaient dans la vie à pleines dents. De cette rencontre est née une amitié sincère, forgée au fil du temps - beaucoup trop court - qu'ils auront partagé, dans les derniers combats pour la libération de cette France qu'ils ont servie et tant aimée.

Comme deux potaches en goguette, ils sillonnent, dans le froid glacial des Vosges, les routes qui les conduisent vers le front, chantant à tue-tête un air tzigane

que Germaine Sablon, engagée en tant qu'infirmière au sein de l'unité médicale franco-anglaise de la 1re DFL, leur a appris et dont le refrain était :

« Tu ne verras jamais une personne au monde

Qui sache vivre comme moi.

Et plus jamais personne au monde

Ne saura rire comme toi. »

Le 20 novembre 1944, le lieutenant Jean-Pierre Aumont, emmitoufflé dans sa capote, est assis à l'arrière de la jeep conduite, à vive allure, par le Général Diego Brosset dont il est devenu, en août, l'aide de camp. À droite du général se tient Picot, son chauffeur

Toute la matinée et le début de l'après-midi, ils ont sans relâche fait la navette entre les différents éléments de la Division. Gare de Champagney pour visiter les blessés. Plancher-Bas, à attendre que le pont sur le Rahin soit déminé. Retour à Champagney. Détour par Auxelles-Bas, libéré la veille. Puis par Auxelles-Haut, libéré le jour même. À nouveau direction Champagney, pour communiquer avec le chef d'État-major. Ils avançaient inexorablement vers le tournant de Passavant et ce pont sur le Rahin qui allait mettre brutalement fin à la chevauchée de Diego Brosset à la tête de sa DFL.



19 novembre 1944

Franchissement du Rahin par Diego Brosset, accompagné de Jean-Pierre Aumont et de son chauffeur Picot

Au début du printemps 1945, après le franchissement du Rhin par les forces américaines à Remagen, la 1re DFL est envoyée dans les Alpes-Maritimes afin de réduire les poches de résistance de l'armée allemande. À quelques heures du départ Jean-Pierre Aumont, parcourt une dernière fois la campagne alsacienne. Il se repasse le film de ces dix-huit derniers mois, les plus intenses de sa vie.

La nuit, chargée de parfums sucrés annonciateurs du printemps, tombe doucement. Le conducteur de la jeep, surnommé Blon-Blon, siffle Lili Marlène. Les arbres décharnés, calvaires végétaux, dressent leurs silhouettes tourmentées dans la pénombre qui, peu à peu, remplit l'espace. Pour Jean-Pierre Aumont, avec la fin prochaine de la guerre, une page importante de sa vie va se refermer.



En cet instant précis, il revit les minutes qui ont précédé l'accident et qui resteront à jamais gravées dans sa mémoire. Il entend à nouveau Brosset s'écrier : « Que la vie est magnifique ! ». Désormais le reste de sa vie sera à jamais hanté par le souvenir de la fin tragique de l'amitié sincère et de la profonde complicité qui le liaient à Diego Brosset.

Le 30 janvier 2001, c'est à Gassin, à quelques kilomètres de la plage de Cavalaire où il posa le pied lors du débarquement de Provence, que Jean-Pierre Aumont rejoint, à son tour, Diego Brosset au Paradis des Anciens.

Jean-Pierre Aumont était officier de la Légion d'honneur et de l'Ordre national du Mérite, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 et commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres.

CARRÉ de LUSANÇAY François

(12 août 1909 – 30 avril 1957)

Issu d'une famille de la vieille aristocratie bretonne, François Carré de Lusançay est saint-cyrien de la promotion Général Mangin (1929-1931). Après avoir servi comme sous-lieutenant au 23^e régiment d'infanterie, il est affecté au 6^e Régiment étranger d'infanterie en Syrie lorsque éclate la Seconde Guerre mondiale. En mai 1941, il rallie les Forces françaises libres en Palestine et s'engage dans les FFL.

Il délaisse le titre de Comte, se rétrograde modestement au titre de Baron et se fera dorénavant appeler Yves de la Hautière.

À Jean-Pierre Aumont, qui l'interroge sur ce changement d'identité, François Carré de Lusançay explique que, contrairement aux officiers qui ont changé leur nom par crainte des représailles envers leurs familles, ou pour cacher leur identité, s'ils étaient faits prisonniers, il a agi pour demeurer fidèle à une longue tradition familiale :

« Mon cher, jamais un Lusançay ne s'est battu pour la République et je ne veux pas être le premier du nom à risquer ma peau pour un régime que je honnis. »

Promu capitaine en juillet 1941, il s'illustre avec panache, tout au long de sa carrière, au service de la France, si ce n'est à celui de la République. Avec la 13^e DBLE, il prend part à toutes les campagnes de la 1^{re} DFL (Syrie, Libye, Tripolitaine, Tunisie, Italie et France). Il se distingue particulièrement en Italie, lors de l'attaque du Garigliano, puis en s'emparant le 18 juin, au corps à corps et à la tête du premier échelon du bataillon, du château de Radicofani et de la Villa Médicis.

A la tête d'un bataillon de la 13^e DBLE, il participe à la campagne des Vosges et d'Alsace et s'illustre encore une fois lors d'une audacieuse contre-attaque dans les environs de Benfeld, pour secourir les garnisons de Rossfeld et d'Herbsheim.

Après la capitulation allemande, toujours légionnaire, il rejoint l'Indochine puis le Maroc avant de prendre sa retraite en 1954.

François Carré de Lusançay était officier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 avec quatre citations, de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs, de la médaille de la Résistance, de la médaille des Évadés, de la médaille coloniale avec agrafes « Libye », « Tunisie » et « Extrême-Orient », ainsi que du grade d'officier de l'ordre du Nichan Iftikhar.



CHAMPROSAY Jean-Claude

(19 août 1908 – 19 juin 1944)

C'est auréolé de ses succès face à l'Afrika Korps de Rommel et à la division blindée italienne Ariete, faits d'armes qui lui vaudront le surnom de « *l'artilleur de Bir-Hakeim* », que le lieutenant-colonel Jean-Claude Champrosay débarque en Italie, fin avril 1944, en tant que commandant de l'artillerie divisionnaire de la 1^{re} DFL et chef de corps du 1^{er} RA FFL.

Il assure ainsi un appui-feu d'une remarquable efficacité, tant dans les opérations offensives que défensives. Le 1^{er} RA FFL contribue de façon décisive aux victoires successives de la DFL. Le 10 juin, il traverse Rome libérée avant de poursuivre sa route vers Sienne.

Le 18 juin 1944, devant Radicofani, dernier verrou aux portes de la Toscane, Jean-Claude Champrosay part en reconnaissance avec sa jeep sur la route de Scotto Morte. Son véhicule saute sur une mine. Évacué vers l'ambulance chirurgicale légère près d'Acquapendente, il décède le lendemain des suites de ses blessures et est inhumé le jour même dans le cimetière divisionnaire de San Lorenzo.

Champrosay tombe, et avec lui quelque chose d'essentiel se brise. Brosset ne s'autorise pas de chagrin spectaculaire quand il note, sobrement, dans une lettre à Jacqueline, « *L'équipe est touchée !* » Mais cette phrase, presque administrative, cache une immense dévastation.

Celui que pleure Brosset, ce n'est pas seulement l'ami ; c'est aussi l'intelligence collective, la confiance mutuelle et la fluidité d'un commandement partagé avec Saint-Hillier, Thoreau et Champrosay. Pour lui, la disparition de Champrosay n'est pas seulement celle d'un chef d'artillerie exceptionnel. C'est la perte d'un compagnon de confiance, l'un des piliers de cette équipe de commandement dont la cohésion faisait la force de la 1^{re} DFL.



MALRAUX André

(3 novembre 1901 – 23 novembre 1976)

André Malraux et Diego Brosset ne se rencontrèrent qu'une seule fois. Le 5 octobre 1944, dans une lettre à son épouse Jacqueline, Diego Brosset relate ainsi cette entrevue : « *Rencontré André Malraux qui est colonel des FFI, suprêmement intelligent, communiste convaincu, mais élevé dans ses conceptions, admirateur de la Russie, comme tous ceux qui y sont allés, par sa jeunesse, sa vigueur ; convaincu aussi de la faiblesse du parti communiste français, faute de mystique ; son organisation qu'on vante serait*



l'affaire de la Russie mais qui mettrait son effort bien plus à obtenir une forte armée française qu'un fort parti communiste en France ; dégoûté du goût du mensonge qui sévit dans le pays. »

Lorsque Brosset écrit cette lettre, l'idée de la victoire militaire est acquise, même si, dans les esprits, la guerre doit encore durer tout l'hiver. L'Italie est derrière lui, la France est presque libérée. Avec le retour du temps politique, une nouvelle phase commence. Brosset n'est plus seulement dans l'action. Il observe, il juge les hommes appelés à jouer un rôle dans la France à reconstruire et se méfie autant des idéologies que des calculs partisans. Cette lucidité

s'accompagne toutefois d'inquiétudes. La guerre obéissait à un ordre clair ; la paix s'annonce comme un désordre complexe.

La rencontre avec André Malraux est révélatrice. Brosset ne le considère pas comme un écrivain, mais comme un colonel des FFI, donc comme un acteur politique armé. Il ne le juge pas selon une étiquette idéologique, mais selon trois critères constants : l'élévation morale, la sincérité et l'efficacité au service de la France.

Si Malraux pensait la France à travers une idéologie, Diego Brosset la servait en se tenant à distance de toutes les idéologies. À l'occasion de la remise des insignes à notre promotion, André Malraux adressa à Jacqueline Brosset le témoignage suivant. Trente ans après leur unique rencontre, il révèle l'admiration profonde et l'impression durable que Diego Brosset avait laissées dans sa mémoire :

« Je n'ai vu le général Brosset qu'une seule fois : je devais combattre en liaison avec lui quelques jours plus tard et j'appris sa mort en allant prendre les ordres au quartier du général de Lattre. Par ses qualités de chef militaire, sa jeunesse et sa rayonnante énergie, il incarnait un des rêves séculaires de la France. Lorsque, quelques jours plus tard, nous partîmes d'Altkirch — où les troupes autrichiennes étaient venues jadis présenter les armes au cadavre de Marceau après les combats de Dannemarie —, je compris ce que Diego avait été pour ses soldats : un général de l'an II. »



« AUX MEMBRES D'HONNEUR
DU COMITÉ NATIONAL DE LA FRANCE LIBRE
LE 22 Janvier 1974

Madame
Le Général BROSET
25, Avenue René Coty
75011 - PARIS

Je n'ai vu le général Brosset qu'une seule fois :
je devais combattre en liaison avec lui quelques jours
plus tard - et j'appris sa mort en allant prendre les
ordres au Quartier du général de Lattre. Par ses quali-
tés de chef militaire, sa jeunesse et sa rayonnante
énergie, il incarnait un des rêves séculaires de la
France : lorsque, quelques jours plus tard nous par-
tîmes d'Altkirch - où les troupes autrichiennes étaient
venues jadis présenter les armes au cadavre de Marceau -
pour les combats de Dannemarie, je compris ce que Diego
avait été, pour ses soldats : un général de l'an II.

André Malraux

TUAILLON Odette

(2 août 1924 – 8 août 2005)



Native d'Éboulet, un faubourg de Champagny, Odette Tuillon, à peine âgée de vingt ans, franchit les lignes ennemies le 5 octobre 1944.

Recueillie par les avant-gardes françaises, elle est conduite au poste de commandement du général Brosset, auquel elle fournit de précieux renseignements.

Le 12 octobre, le général Brosset lui remet la croix de Guerre avec étoile d'argent, accompagnée d'une citation à l'ordre de la division. Elle choisit de servir dans les transmissions.

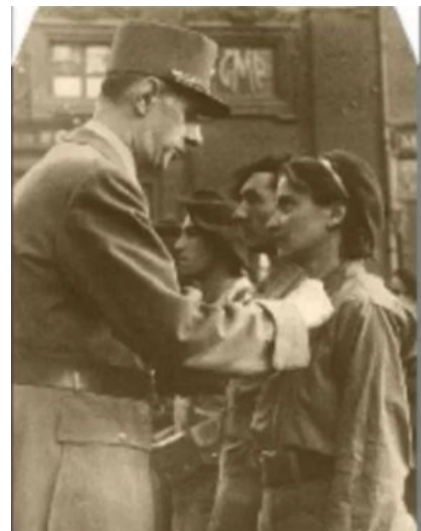
À l'issue des combats pour la libération de l'Alsace, elle retrouve les siens à la fin du mois de janvier 1945.

JACQUIER Paulette, alias « Marie-Jeanne »

(8 juillet 1918 – 20 février 1975)

Début octobre 1944, le bataillon Chambaran est la première unité FFI à rejoindre et à intégrer la 1re DFL. Il est affecté au BM 4 où il constitue une compagnie homogène. Avec les hommes du Chambaran, la symbiose entre FFI et FFL est immédiate. Les hommes sont de solides montagnards ; leurs chefs — médecins, commerçants ou gendarmes en rupture de gendarmerie — sont tous d'authentiques résistants.

Parmi eux se trouve une jeune maquisarde, Paulette Jacquier, alias « Marie-Jeanne », décorée, le 14 septembre 1944, par le général De Gaulle, de la croix de chevalier de la Légion d'honneur pour faits de résistance. À peine âgée de 22 ans, en juin 1940, elle cherche à rejoindre, en vain, Londres. Elle entre alors dans la Résistance dont elle devient agent de liaison. En juillet 1944, elle intègre le Bataillon Chambaran, en Isère. Elle contraint le commandant Buttin, chef du BM 4, à la reconnaître officiellement comme « engagée pour la durée de la guerre » et à l'affecter à la compagnie Chambaran. Elle partage sans relâche la vie et les dangers du front, présente par tous les temps aux premières lignes. Adoptée par tout le bataillon, elle incarne la figure du dévouement total.



Malgré sa jeunesse, son apparente fragilité et les réticences de la hiérarchie FFL, elle refuse de quitter ses camarades de maquis. Sa détermination et son courage plaident en sa faveur. Ce n'est qu'à l'issue

de la campagne d'Alsace, que le haut commandement découvre qu'une femme combat depuis plusieurs mois dans les rangs du BM 4. Au colonel Gardet, qui lui propose de rejoindre sa famille, elle répond :

« *Mon colonel, quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné.* »

Elle finira la guerre, en combattante de première ligne dans l'Authion, et participera au défilé de la victoire de Cannes le 9 mai 1945.

BRULLER Jean, dit Vercors

(26 février 1902 – 10 juin 1991)

Illustrateur et écrivain, pacifiste, engagé intellectuellement à gauche, il entre dans la Résistance en 1938. Et il prend le pseudonyme prémonitoire de Vercors, nom du massif montagneux qui deviendra le théâtre d'une des plus grandes pages de l'histoire de la Résistance.

La rencontre de Diego Brosset et de Jean Bruller marque le début d'une improbable mais profonde amitié, nourrie de joutes intellectuelles et littéraires. En 1945, dans la préface de la réédition d'*Un homme sans l'Occident*, publiée sous le titre *Portrait d'une amitié*, Vercors évoque ce lien singulier :

« *L'histoire de notre amitié – l'histoire de sa naissance – fut celle d'un seul soleil. Ensuite... Quel temps avons-nous passé l'un près de l'autre ? Combien de jours en quinze ans ? Cent peut-être, pas plus. Dix eussent suffi, autant que mille. [...] Ah, elle est mystérieuse. C'est un fleuve caché. Mais le cours s'en devine à la végétation luxuriante qui en révèle, à la surface de la terre, les méandres secrets.* »

Tout opposait pourtant les deux hommes : Brosset, orateur brillant, enthousiaste et toujours en mouvement, porté vers l'action ; Bruller, réservé, réfléchi et peu à l'aise en public. Leurs discussions prenaient souvent l'allure de véritables combats intellectuels :

« *Sur tout sujet, nous prenions aussitôt, comme d'instinct, le contre-pied de l'autre ; cela nous obligeait à ramasser, comme deux lutteurs, toute notre énergie logique afin d'en habiller nos sentiments.* »

Prévenu contre les militaires, le jeune Jean Bruller portait d'abord un regard critique sur Brosset. Une discussion entre officiers, au cours de laquelle il est le seul à saisir une allusion à Hamlet, lui révèle soudain un esprit exceptionnel. De cette intuition naît une amitié que nourrissent ensuite une abondante correspondance et des rencontres toujours marquantes.



Dans La Bataille du silence (1967), Vercors raconte l'émotion ressentie lorsqu'il entendit sur les ondes de la BBC une allocution du lieutenant-colonel Brosset adressée aux troupes françaises d'Afrique :

« Je reconnus sa voix fougueuse et bien timbrée. [...] Je ne fus pas surpris d'apprendre qu'il était à Londres avec les Français libres ; mais rassuré, heureux et fier que, jusqu'à présent, mes grands amis personnels eussent tous opté pour le refus. Je ne les avais donc pas trop mal choisis. »

À travers ces témoignages apparaît une amitié rare, fondée moins sur la proximité quotidienne que sur une profonde communauté d'esprit, une estime réciproque et un même refus de la résignation.

Lorsqu'il apprend que nous choisissons le général Brosset comme parrain de promotion, Jean Bruller nous adresse le texte suivant :

Vous avez choisi de donner à votre promotion le nom du général Brosset.

C'est le meilleur des choix possibles. Non seulement parce que son nom est lié aux souvenirs victorieux, pendant la seconde guerre mondiale, de hauts faits d'armes en Tunisie, en Italie, en France ; mais parce que c'est l'homme tout entier, c'est sa vie toute entière qui furent exemplaires.

Et pas seulement un des soldats. Mais pour n'importe qui tout au long de sa vie. Je n'ai jamais été un militaire, j'étais graveur et je suis écrivain, et pourtant l'amitié qui m'a lié à lui est celle, peut-être, qui a le plus profondément marqué ma vie.

Car il était de ceux dont l'esprit veut embrasser tout ce qu'un homme peut connaître et réaliser. Il n'était aucun domaine que sa curiosité et sa force vitale ne voulaient conquérir. Militaire il était, avec les plus hautes vertus du soldat ; mais il est clair que le métier des armes devait être avant tout un tremplin pour de vastes échanges avec les hommes, avec le monde. Son exemple, à mon sens, c'est cela : fuir la paresse naturelle de l'être humain cherche un refuge facile, mais un moyen de connaissance, de développement de l'âme, de l'énergie, de l'esprit d'entreprise. A l'orée de votre belle carrière, vous ne pouviez choisir un meilleur guide.

Vercors

« Vous avez choisi de donner à votre promotion le nom du général Brosset. C'est le meilleur des choix possibles. Non seulement parce que son nom demeure attaché aux souvenirs victorieux de la Seconde Guerre mondiale et à de hauts faits d'armes en Tunisie comme en France, mais aussi parce que c'est l'homme tout entier, c'est sa vie tout entière qui furent exemplaires.

Et pas seulement pour des soldats, mais pour n'importe qui tout aussi bien. Je n'ai jamais été militaire : j'étais graveur et je suis écrivain. Pourtant, l'amitié qui m'a lié à lui est celle qui a le plus profondément marqué ma vie.

Car il était de ceux dont l'esprit veut embrasser tout ce qu'un homme peut connaître et réaliser. Il n'était aucun domaine que sa curiosité et sa force vitale ne voulaient conquérir. Militaire, il l'était avec les plus hautes vertus du soldat, mais il estimait que le métier des armes devait être avant tout un tremplin pour de vastes échanges avec les hommes et avec le monde.

Son exemple, à mon sens, c'est cela : faire du métier qu'on a choisi non un carcan étroit où la paresse naturelle de l'être humain cherche un refuge facile, mais un moyen de connaissance, de développement de l'âme, de l'énergie et de l'esprit d'entreprise.

À l'orée de votre belle carrière, vous ne pouviez choisir un meilleur guide. »

SABLON Germaine

(19 juillet 1899 – 17 avril 1985)

Sœur du compositeur André Sablon et du célèbre chanteur Jean Sablon, Germaine Sablon débute, en 1915, une carrière de chanteuse d'opérettes. Sa voix chaude et sa présence scénique séduisent rapidement le public. Dès 1919, elle apparaît également à l'écran et s'illustre dans plusieurs films muets, apportant à ses rôles une grâce naturelle qui compense l'absence de parole propre au cinéma de l'époque.



En 1940, alors que Paris s'enfoncé dans la tourmente, elle gagne Saint-Raphaël. C'est là qu'elle offre refuge à Joseph Kessel et à son neveu Maurice Druon, futurs auteurs du *Chant des Partisans*. Deux ans plus tard, en novembre 1942, elle quitte la France occupée et, après un périple par l'Espagne et le Portugal, rejoint l'Angleterre, où elle arrive en février 1943.

Engagée auprès des Forces françaises libres, elle poursuit la guerre non plus avec sa voix, mais avec son dévouement, en servant comme infirmière au sein de l'ambulance Hadfield-Spears. Cette unité médicale franco-britannique, d'abord rattachée à la 4e armée en juin 1940, puis réorganisée en Angleterre sous le nom d'Hôpital mobile n° 3, participe à toutes les grandes campagnes de la 1re DFL, du Moyen-Orient à l'Italie en passant par l'Afrique du Nord, avant de prendre part à la libération de la France.

À son arrivée en Libye, en juillet 1943, Germaine Sablon offre à la 1re DFL un récital devenu légendaire.



Dans le cadre somptueux du théâtre romain de Sabratha, elle chante du haut du grand escalier de marbre rose. Pour ces combattants exilés depuis plus de deux ans, la voix de cette Parisienne — première interprète, en mai 1943, du *Chant des Partisans* — est un véritable baume. Dès les premières notes de « *Paris, la ville et les faubourgs* », elle fait revivre un pays qu'ils n'ont pas vu depuis longtemps, un pays qu'ils espèrent bientôt libérer les armes à la main.

Ce récital, où l'émotion affleure à chaque instant, vaut à Germaine Sablon une invitation à parcourir les popotes des unités de la Division. Le 22e Bataillon de marche nord-africain (BMNA) l'adopte aussitôt et la nomme première classe d'honneur.

Il y a là un paradoxe saisissant. Cette femme qui, enfant, écoutait sa grand-mère évoquer la guerre de 1870 et les déchirements de 1914, en avait conçu un profond dégoût pour la guerre qu'elle considérait comme « *le fléau le plus abominable et le plus inadmissible qui soit au monde* ».

Pourtant, cette guerre, elle la fera, avec courage, exigence et abnégation. Elle mettra notamment un point d'honneur à offrir elle-même une sépulture digne aux soldats, sous-officiers et officiers du 22^e BMNA tombés lors des combats du Garigliano.



1943 - Germaine Sablon chante devant la 1^{ère} DFL dans les ruines du théâtre antique romain de Sabratha (Tripolitaine - Libye occidentale)

Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 et de la médaille de la Résistance, Germaine Sablon demeure la chanteuse la plus décorée de France et l'une des figures les plus lumineuses de la France libre.

BROSSET Jacqueline

(14 janvier 1910 – 30 avril 1996)



Entre 1940 et 1944, tandis que Diego Brosset poursuit le combat loin des siens, Jacqueline entretient avec lui un dialogue ininterrompu dont les lettres constituent aujourd'hui le témoignage le plus vivant. À travers cette correspondance se dessine le portrait d'une femme dont la force tranquille n'a d'égale que la profondeur des sentiments.

L'absence de son mari ne l'enferme jamais dans une attente passive. Chaque lettre est, au contraire, une manière de maintenir la présence de l'absent, de prolonger une conversation que la guerre menace sans cesse d'interrompre. Jacqueline raconte les événements les plus simples du quotidien : les enfants, les saisons, les rencontres,

les soucis domestiques. Tout prend valeur parce que ces instants sont partagés avec celui qui est loin. L'amour apparaît ainsi moins comme une exaltation que comme une fidélité active, patiemment entretenue jour après jour.

Cette fidélité s'accompagne d'une remarquable lucidité. Jacqueline observe les autres et s'observe elle-même avec une sincérité désarmante. Elle ne dissimule ni ses inquiétudes, ni ses découragements, ni parfois ses révoltes. Mais jamais elle ne se pose en victime. Ses lettres révèlent, au contraire, une femme qui accepte les épreuves avec courage et puise dans la vérité de ses sentiments la force de les surmonter.

Au fil des années, elle assume seule les responsabilités de la vie familiale. Les difficultés matérielles, les démarches administratives et les décisions à prendre occupent une place constante dans son existence. Elle les affronte avec méthode, sans plainte ni ostentation. Derrière la tendresse de l'épouse apparaît alors une personnalité énergique, capable de maintenir autour des siens un équilibre indispensable dans un monde bouleversé par la guerre.



Bir-Hakeim 2 novembre 1955
Jacqueline, Ijjo et Éliane

Cette énergie n'altère jamais sa sensibilité. Jacqueline demeure profondément attachée aux êtres, aux souvenirs et aux lieux qui composent son univers. Le monde concret qu'elle décrit dans ses lettres forme un contrepoint apaisant à celui des combats où vit Diego. À travers elle, la vie continue ; elle préserve ce que la guerre menace de détruire : les liens familiaux, les habitudes et la mémoire commune.



Femme cultivée et réfléchie, elle ne se contente pas de relater les faits. Elle cherche à en comprendre le sens, s'interroge sur les événements et partage avec son mari des réflexions morales et intellectuelles qui témoignent d'un véritable compagnonnage d'esprit. Leur union apparaît fondée autant sur l'estime et la confiance que sur l'affection.

À mesure que le conflit s'intensifie, l'inquiétude devient plus présente, mais Jacqueline refuse de céder à la peur. Consciente des dangers qui entourent Diego, elle le soutient sans jamais chercher à le détourner de sa mission. Parce qu'elle en partage les valeurs profondes, elle accepte le sacrifice qu'impose son engagement. Ce courage silencieux, sans emphase ni grands mots, confère à son attitude une grandeur particulière.

Au terme de cette correspondance, Jacqueline Brosset apparaît comme l'un des soutiens essentiels, quoique invisibles, de l'action de son mari. Tandis que celui-ci combat sur les champs de bataille, elle préserve ce qui donne sens à son engagement : la famille, la fidélité, la dignité et l'espérance. Ses lettres révèlent une femme dont la sensibilité s'allie à la force, dont l'intelligence nourrit la générosité et qui sut faire de l'attente non une résignation, mais une manière d'aimer et de résister.

BROSSET Isabelle

(18 octobre 1932 – 23 juin 2000)



Fille aînée de Diego et Jacqueline Brosset, Isabelle Robinet de La Guéronnière fut l'une des plus grandes spécialistes françaises du taoïsme, et ses ouvrages font encore autorité sur le sujet.

À travers les nombreuses lettres que Jacqueline adresse à Diego depuis Bogota, où elle est restée seule avec ses quatre enfants après son départ pour Londres, se dessine peu à peu le portrait d'Isabelle. C'est une enfant vive, nerveuse, profondément aimante, plus à l'aise dans le mouvement que dans l'abstraction, plus forte dans l'élan que dans la discipline scolaire.

Elle est marquée par l'absence de son père d'une manière intime et quotidienne, sans rien d'héroïque. Le manque se traduit par une certaine mélancolie, un besoin de repères et une fidélité presque jalouse à l'image ancienne du père. Son tempérament mêle charme, autorité enfantine, sensibilité et une pointe de dureté envers les autres enfants, notamment envers son frère. Dans l'exil, Isabelle apparaît comme celle qui souffre le plus du climat, de la chaleur et du déracinement, et qui cherche dans la natation, l'équitation et l'activité physique un apaisement que l'école et la vie sédentaire ne lui procurent pas.

Dans la très émouvante préface du livre de Geneviève Salkin, « *Général Diego Brosset, de Buenos Aires à Champagny, via l'Afrique et la France libre* » (Éditions Economica, 1999), Isabelle évoque son père de l'intérieur, comme on parle d'une présence qui continue d'habiter l'esprit plus encore que la mémoire.

À la lecture de ses carnets, elle reconnaît en lui une intelligence en mouvement, ardente, curieuse des êtres et des mondes, capable d'embrasser les autres sans jamais les réduire. Ce goût de l'altérité, cette capacité d'accueil, elle les fait siens et les partage avec son père. Même appétit du réel, même refus des carcans, même liberté face aux hiérarchies et aux appartenances.

Elle se découvre proche de lui jusque dans ses tensions intérieures, entre esprit critique et élan volcanique, discipline et fougue. Certes, leurs formes d'expression diffèrent — lui davantage littéraire, plus poète ; elle plus philosophe — mais l'élan demeure le même. Ce qu'il lui transmet, c'est moins un modèle qu'une manière d'être au monde : une présence intense aux choses, une ouverture aux autres, une attention constante à l'humain, un refus instinctif des petites et des bassesses.



En ce sens, Isabelle apparaît comme sa réplique féminine. Non pas une copie, mais la continuation vivante d'un même souffle, d'une même curiosité, d'une même joie de comprendre, de saisir et d'aimer le monde.

BROSSET Henri

(27 janvier 1934 – 26 octobre 2021)



Seul fils des quatre enfants de Diego et de Jacqueline, Henri, qui a reçu comme second prénom celui de son père, apparaît, à travers la correspondance échangée entre ses parents, comme un enfant de l'endurance silencieuse. Il avance par à-coups, irrégulier dans ses efforts, lent à se mettre en mouvement mais, une fois lancé, capable de tenir longtemps. Son rapport au père est différent de celui de sa sœur aînée, Isabelle. Là où elle cherche la présence perdue, Henri puise une fierté. Le départ de son père à la guerre ne le rend pas mélancolique : il s'en glorifie.

Henri fait de la guerre de son père une armure intérieure, une manière de se tenir droit dans un monde instable. Moins éclatant qu'Isabelle, moins à l'aise dans le jeu social, il possède une solidité tranquille, une capacité à encaisser les coups sans rompre. Henri n'est pas un enfant qui brille ; c'est un enfant qui tient. Dans l'exil et les épreuves se forge en lui une discipline

intérieure, la matière d'un caractère qui se construit non dans l'éclat, mais dans la persévérance.

Il s'éteint le 26 octobre 2021, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il repose au cimetière d'Arradon, dans le Morbihan, aux côtés de sa mère. Un an avant sa disparition, il avait reçu, au nom de la Fédération nationale des porte-drapeaux de France, la médaille d'or avec agrafe « *Plus de vingt ans* » pour services rendus. Porte-drapeau de la Fondation de la France libre durant de nombreuses années, il avait consacré une part importante de son temps à entretenir la mémoire de ceux qui avaient choisi de poursuivre le combat.



En raison des contraintes sanitaires liées à la pandémie de Covid-19, cette distinction lui fut remise dans l'intimité.

BROSSET Ijjo

(1 octobre 1935)



En choisissant de prénommer sa deuxième fille Ijjo, Diego Brosset ne se contente pas de lui donner un nom. Il accomplit un geste de mémoire envers la langue azër, ancienne langue du Sahara occidental aujourd'hui disparue ou presque, que Vincent Monteil et Théodore Monod étudieront bien plus tard et dont Diego Brosset contribua à préserver la trace par ses travaux et ses patientes recherches à Tichitt et à Ouarane, en Mauritanie.

À travers la correspondance de Jacqueline apparaît une enfant très affectueuse, dotée d'un cœur ardent et d'une remarquable capacité d'attachement. Ijjo aime « avec transport » sa mère et réclame le retour de son père. Elle couvre de baisers une photographie de celui-ci, manifestation touchante d'un lien filial particulièrement fort.

Plus intérieure qu'Isabelle, elle sait aussi prendre soin d'Éliane, la petite dernière. Elle la protège ou joue seule, révélant un tempérament à la fois tendre et indépendant.

Sur le plan scolaire, Ijjo se montre appliquée et volontaire. Elle réclame sa lecture, progresse régulièrement, saute une classe et en éprouve une légitime fierté. Elle écrit avec facilité et ne semble rien avoir perdu de ses acquis. Physiquement, elle est parfois fragile, sujette à des fatigues passagères et à quelques petits troubles de santé, mais sans que cela entame sa résistance morale.

Enfin, Jacqueline lui reconnaît une nature double et attachante : à la fois sage et espiègle, « *Sophie et mischief girl* », selon sa propre formule. Ijjo associe le sérieux dans le travail à une malice tout enfantine. Elle apparaît ainsi comme une enfant studieuse, discrètement forte, d'une profonde sensibilité, portant en elle un attachement intense à ses parents et une capacité touchante à demeurer solide malgré l'exil et l'instabilité.



HIRLEMANN Jules

(14 janvier 1901 – 20 octobre 1987)



Jules Hirlemann naît le 14 janvier 1901 à Belfort. Il est ordonné prêtre en mars 1927.

Mobilisé en octobre 1939 comme sergent infirmier, il est envoyé à Fort-Lamy puis à Faya-Largeau, au Tchad. Il rejoint les Forces françaises libres lors du ralliement du Tchad à la France libre, le 26 août 1940.

Nommé aumônier militaire, il quitte Faya-Largeau en novembre 1940 pour rejoindre le Bataillon de marche n° 3 (BM 3), placé sous les ordres du commandant Garbay. Avec cette unité, il participe à la campagne d'Érythrée au sein de la brigade d'Orient et prend notamment part aux combats de Keren et de Massaoua.

En mai et juin 1942, dans le désert de Libye, aux côtés du 2e BLE, il se distingue lors de la défense de Bir-Hakeim. Faisant preuve d'un mépris absolu du danger, le père Hirlemann apparaît alors comme un exemple pour tous. Présent à El-Alamein, il administre les derniers sacrements au lieutenant-colonel Amilakvari le 24 octobre 1942. Il participe ensuite aux campagnes de Tunisie, d'Italie puis de France. Dans les Vosges, au cours des très rudes combats menés du 3 au 8 novembre 1944, dans des conditions climatiques particulièrement éprouvantes et sur un terrain difficile, il demeure constamment en première ligne, veillant lui-même à l'évacuation des blessés et à la recherche des morts.

Après la messe de funérailles du général Diego Brosset, célébrée en l'église de Lure le 23 novembre 1944, il accompagne Jacqueline Brosset lors de l'inhumation au cimetière de Villersexel.

Il s'éteint le 20 octobre 1987 à Puylobier et repose aujourd'hui dans le carré de la Légion.

Il était officier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 (cinq citations), de la croix de la Valeur militaire (une citation), commandeur du Nicham Iftikhar et officier du Nicham El Anouar.



LIEUX DE MÉMOIRE



Route de la 1^e DFL

« Pour que nos jeunes sachent, connaissent et transmettent » : tel est le leitmotiv de Marie-Hélène Châtel. Au sein de la Fondation de la France Libre, où elle est chargée de la délégation à la mémoire de la 1^{re} DFL, elle résume ainsi son parcours et son engagement mémoriel :

« La transmission, le partage et les échanges autour de ce passé que nous avons vécu à travers nos parents sont essentiels, et je suis fière de cette histoire. Commémorer les hauts lieux et les exploits de cette grande unité est primordial. La DFL fait partie de notre famille. »



C'est dans cet esprit qu'elle s'est engagée, avec la Fondation de la France Libre, dans la création de la « Route de la 1^{re} DFL ».

Depuis 2022, elle coordonne l'implantation de panneaux commémoratifs en des lieux hautement symboliques, tout au long de l'itinéraire emprunté par la 1^{re} DFL, de La Croix-Valmer à l'Authion, en passant par Lyon, Autun, Nod-sur-Seine, la Haute-Saône, le Territoire de Belfort et l'Alsace.

À ce jour, plus de soixante-dix panneaux ont été implantés. L'un des plus récents a été inauguré à l'occasion du 81^e anniversaire de la libération de Champagny, en novembre 2025.

Lyon



C'est vers 16 heures, le 3 septembre 1944, qu'Yves Farge, désigné commissaire de la République pour la région de Lyon, sort de la clandestinité et arrive à la préfecture. Sa première décision est de faire hisser le drapeau tricolore frappé de la croix de Lorraine. Le symbole est puissant. C'est à partir de cet instant que l'on peut dater la libération de Lyon, même si quelques poches de résistance ennemie subsistent encore. La République française renaît de ses cendres dans la capitale des Gaules.

Plus tôt dans la matinée, le général Brosset a fait son entrée dans la ville. Son panache et les origines lyonnaises de sa famille lui valent une popularité immédiate. De Gaulle l'a nommé général de division et commandant d'armes de la place.

Une image de lui demeure dans la mémoire des témoins de l'époque : celle de la montée des marches du perron de l'Hôtel de Ville avec sa jeep, suivie de son camion PC. Dans *Souvenirs provisoires* (Julliard, 1957), Jean-Pierre Aumont décrit la scène : « *Le général Brosset, qui vient de recevoir sa troisième étoile, franchit en jeep les marches de l'hôtel de ville et fait suivre à sa roulotte le même chemin. Les Lyonnais n'en reviennent pas.* »

Il parcourt ensuite les rues où l'on continue de tirer. Cette attitude commence à lui valoir quelques frictions avec Yves Farge. Entre le commissaire de la République et le commandant d'armes, le courant ne passe guère.

L'historien britannique Robert Gildea, spécialiste de la Résistance, décrit une rencontre frontale, typique de l'époque, « *entre un baroudeur buriné de la France libre et un conspirateur, lunettes sur le nez, qui venait de sortir de l'ombre et de la clandestinité* ». Brosset réclame l'ensemble des pouvoirs de police qui, selon Farge, relèvent exclusivement du commissaire de la République. Comme le note Robert Gildea, « *la question est résolue par le charisme de Brosset* ».

En effet, si Lyon est libérée, l'ordre n'est pas encore rétabli. Le 4 septembre, les rues sont parcourues



d'hommes armés et d'obédiences incertaines et diverses. Des tirs provenant de la rive gauche du Rhône provoquent l'incendie de l'Hôtel-Dieu. Farge est stupéfait de voir Brosset debout sur son command-car, le képi rejeté sur la nuque, la poitrine offerte au danger, criant : « *Bande de cons, est-ce que ça va finir ?* »

Et, comme par miracle, les armes se taisent aussitôt.



Aquarelle qui a servi pour l'affiche du 75^{ème} anniversaire de la libération de Lyon

(Avec l'aimable autorisation de son auteur Raymond Houillon)

Saint-Maixent-l'École

Pour beaucoup d'entre nous, c'est à l'ENSOA (École nationale des sous-officiers d'active) de Saint-Maixent-l'École que nous avons fait nos premiers pas dans la carrière militaire. Sans le savoir, nous marchions déjà dans les pas de notre parrain.

En arrachant à son père, à force de ténacité, l'autorisation de s'engager à dix-sept ans, Diego Brosset entre dans la vie militaire par la grande porte de la Première Guerre mondiale. Pendant trois années, il prend toute sa part aux combats et, à l'armistice de 1918, il est adjudant, quatre fois cité à l'ordre de l'Armée.



En salle d'études à Saint-Maixent. Au premier plan Diego Brosset

Exceptionnellement autorisé à contracter un nouvel engagement, il signe pour deux ans et décide de préparer son admission à l'École d'infanterie de Saint-

Maixent, voie qui permet alors aux sous-officiers d'accéder au corps des officiers.



Sur les murs de l'ancien état-major de cette école, au quartier Marchand, dont le bâtiment principal abrite aujourd'hui le musée du Sous-Officier, subsiste la trace du passage de Diego Brosset. Son nom figure en effet sur la liste des anciens élèves morts pour la France de la promotion 1920-1921.



Le musée du Sous-officier. Quartier Marchand Saint-Maixent-l'École

Buenos Aires

C'est dans la capitale argentine que naît Diego Brosset, le 3 octobre 1898. Son père, Georges Brosset, arrive en Argentine en 1886 pour prendre la direction de la distillerie d'un ami qui lui a proposé de venir travailler dans ce pays. L'établissement prend alors le nom de Destilería Francesa del Chaco – Riffard, Brosset et Cie.

En 1893, Georges Brosset quitte la distillerie et la province septentrionale du Chaco pour s'installer à Buenos

Aires, où il devient courtier en bourse. Bien introduit dans la fine fleur de la prospère diaspora européenne, il fait la connaissance d'une très jeune Belge, Jeanne Mestreit, née à Liège.

Le père de celle-ci, ingénieur électricien et ingénieur honoraire des mines de Liège, est en poste en Argentine depuis 1890 pour y développer le réseau ferré à la demande du baron Empain. Les bans du mariage sont publiés en France par la mairie de Rillieux-la-Pape les 9 et 16 décembre 1894.

Au moment de son mariage, Jeanne Mestreit entre dans sa dix-huitième année. Georges Brosset est alors âgé de trente-deux ans. En 1896 naît un premier garçon, qui ne survit pas à sa naissance. L'année suivante vient au monde un second fils, prénommé Guy. Il est suivi de Diego en 1898, puis de Romuald en 1899.

C'est en France, après le retour de la famille en 1900, que naissent les trois filles du couple : Mercedes, Germaine et Hortense, respectivement en 1901, 1902 et 1911, à Rillieux-la-Pape, berceau de la famille Brosset.



Bogota



Curieuse coïncidence historique que celle d'une seconde naissance sud-américaine.

Né Français en 1898 à Buenos Aires, en Argentine, Diego Brosset deviendra, quarante-deux ans plus tard, sur ce même continent, à Bogota, en Colombie, Français libre, le 27 juin 1940.

À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, Diego Brosset est affecté à l'état-major du corps d'armée colonial. Ses idées visionnaires, sa profonde liberté d'esprit et sa franchise naturelle en font un officier atypique. Dans l'une de ses lettres rédigées avant la débâcle, ne décrivait-il pas déjà, avec pessimisme, les combats que l'invasion de la Pologne laissait présager ? Cette lucidité, ajoutée à son habitude de qualifier de « *vieilles badernes* » certains instructeurs de l'École de guerre, qu'il juge dépourvus d'imagination et prisonniers de méthodes dépassées, le rend indésirable auprès d'une partie de sa hiérarchie. Las de ce Cassandra dérangeant, ses supérieurs l'orientent vers une mission en Colombie, où il doit enseigner la stratégie et la tactique à l'École de guerre de Bogota.

Le 16 avril 1940, il note laconiquement dans son agenda : « *L'ordre de me mettre en route est confirmé en termes énergiques. Je pars ce soir.* » Le lendemain, il écrit : « *J'avertis Jacqueline de ce que je viens d'apprendre : je suis désigné pour la Colombie et il y aurait intérêt que j'embarque le 23 avril à Gênes.* »

Il se résout, tant bien que mal, à tourner le dos au baroud pour aller enseigner « *aux indigènes colombiens ce dont l'armée française ne veut pas* ».

Diego, son épouse et leurs quatre enfants embarquent à bord du *Conte Biancamano* et arrivent à Bogota le 13 mai. C'est depuis la capitale colombienne qu'il assiste à la débâcle française. Le 23 juin, les conditions de l'armistice parviennent à la mission militaire. Brosset entend alors le général de Gaulle condamner au micro de la BBC l'armistice et les perspectives tracées par le maréchal Pétain, puis appeler au relèvement de la France.



Le 27 juin, il adresse à l'homme du 18 Juin une lettre dans laquelle il se met à sa disposition pour poursuivre le combat. Le 17 juillet, de Gaulle lui répond par télégramme : « *Serais heureux vous avoir d'urgence à mon état-major.* »



Aéroport de Bogota - 8 décembre 1940

Les tracasseries administratives, tant françaises au sein de la mission que colombiennes au niveau gouvernemental, obligent cependant le fougueux Brosset à ronger son frein. N'y tenant plus, il adresse, le 12 septembre, une véritable lettre-brûlot au général Weygand.

Le 8 octobre 1940, dans une lettre adressée à sa mère, Jacqueline Brosset évoque ainsi cette initiative : « *Elle est arrivée à destination et les étincelles ont commencé à fuser. Rappel immédiat du délinquant... Cet ordre de retour à Vichy est puéril !* »

Finalement, le 8 décembre 1940, Diego Brosset quitte Bogota pour rejoindre Londres. Il laisse derrière lui Jacqueline et leurs enfants. Après un périple de plus de cinq mois, de Bogota à Deir ez-Zor, en Syrie, en passant par Buenos Aires — où elle effectue une escale de trois mois dans l'attente d'un bateau pour l'Afrique —, Le Cap, Ismaïlia et Beyrouth, Jacqueline parviendra finalement à rejoindre son mari et la France libre le 4 juillet 1942.

Dole

C'est dans cette sous-préfecture du Jura, en Franche-Comté, que Diego Brosset poursuit ses études secondaires de 1911 à 1912, après un bref passage chez les jésuites de Lyon. Il est alors élève au collège Mont-Roland, lui aussi tenu par les jésuites.

Sur l'un des murs de la cour de l'établissement figure une plaque commémorative portant les noms des anciens élèves morts au combat. Si Diego Brosset n'a été qu'un Dolois de circonstance, c'est



aux côtés de deux figures étroitement liées à la ville qu'il participe, en 1944, à la libération de la Franche-Comté : son chef d'état-major, le commandant Bernard Saint-Hillier, natif de Dole, et le général Béthouart, ancien élève du collège de l'Arc, héros de la bataille de Narvik le 28 mai 1940 et commandant du 1er corps de la Première Armée depuis 1944.

Lure

C'est dans l'église de cette commune de Haute-Saône, en Franche-Comté, que se déroule, le 23 novembre 1944, la messe de funérailles du général Brosset.

Le 11 novembre 1944, Diego Brosset avait tenu à se joindre aux habitants de la commune pour participer à la cérémonie d'hommage aux morts des deux guerres. Douze jours plus tard, c'est le général de Larminat qui préside ses obsèques, entouré de soldats en larmes et d'une foule recueillie.

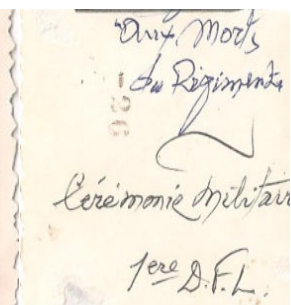
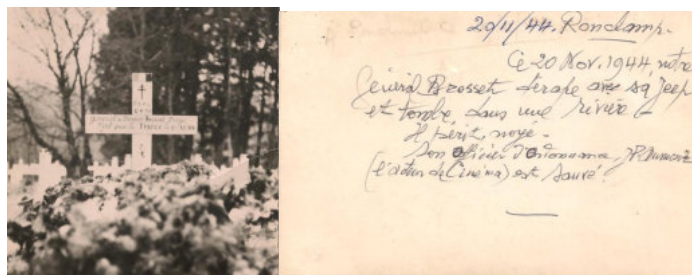
Profondément affectée par la disparition de son chef, la 1re DFL rend alors un dernier hommage à celui qui incarnait son esprit : un chef charismatique, proche de ses hommes et toujours présent en première ligne. Sa mort accidentelle, survenue alors que la victoire semblait désormais à portée de main, renforce encore le sentiment de tragédie qui étreint la Division.



Cimetière de Villersexel

C'est dans le cimetière de cette petite commune de Haute-Saône que le général Diego Brosset est initialement inhumé, le 24 novembre 1944, dans le carré militaire réservé aux morts de la 1^{re} DFL.

De cette cérémonie, il est difficile de retrouver la moindre trace dans la presse de l'époque. En revanche, les carnets de marche du soldat Rembert, que le trésorier de notre association a pu consulter, ont permis de mettre au jour ces modestes photographies inédites, annotées de la main même de leur auteur.



Nécropole Nationale de Rougemont

La nécropole nationale de Rougemont, située dans le département du Doubs, rassemble les tombes individuelles de 2 169 soldats de la 1^{re} Armée française tombés lors des combats des Vosges en 1944.

Aménagée entre 1951 et 1958, elle regroupe les dépouilles exhumées des cimetières provisoires du Doubs, de la Côte-d'Or, de la Haute-Saône et des Vosges. Ce site a été choisi en raison de sa



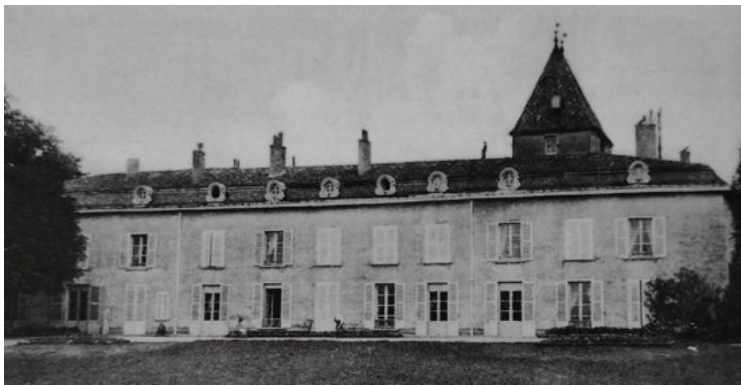


commandant de la 5e division blindée.

portée historique. En 1944, le général de Lattre de Tassigny, commandant de la 1re Armée française, y avait installé son poste de commandement. C'est de là qu'il dirigea la campagne des Vosges, l'une des plus éprouvantes menées par les troupes placées sous ses ordres.

Parmi les soldats qui y reposent, dont beaucoup venaient d'horizons lointains, figurent notamment les dépouilles de deux de leurs chefs : celle du général Diego Brosset, commandant de la 1re DFL et celle du colonel Jean Desazars de Montgailhard,

Rillieux-la-Pape



libération de la commune par Diego Brosset et la 1re DFL, le 3 septembre 1944, quelques heures seulement après celle de Lyon.

Au cours de cette journée historique, Brosset prend le temps d'aller embrasser sa mère et reçoit l'accueil enthousiaste des habitants de cette ville qu'il avait quittée capitaine et qu'il retrouve général de division.

Derrière l'ancienne mairie de Rillieux se dressait autrefois la demeure familiale des Brosset. À son emplacement s'étend aujourd'hui un parc dédié à la mémoire et aux rassemblements commémoratifs. Chaque année, auprès du mémorial consacré à notre parrain, s'y déroule la cérémonie marquant l'anniversaire de la libération de Rillieux-la-Pape.



Arradon



Arradon est une commune de la couronne vannetaise, nichée sur les rives du golfe du Morbihan. L'anse de Pen Er Men — « *tête de pierre* » en breton —, avec sa plage, son petit port et sa cale, est particulièrement appréciée pour le panorama exceptionnel qu'elle offre sur le golfe.

L'histoire de la maison édifée en 1905 sur le terre-plein de la cale

est, depuis plus d'un siècle, étroitement liée à celle de la belle-famille de Diego Brosset, la famille Mangin. En 1921, Louise Mangin, sœur du général Mangin, et son époux Louis Suquet acquièrent l'île Irus ainsi que la maison de Pen Er Men. En

Après la vente de l'île, en 1976, la maison demeure dans la famille. Édifiée sur le domaine public maritime, elle est occupée grâce à une autorisation temporaire régulièrement renouvelée. À l'issue de nombreuses péripéties judiciaires liées à l'application de la loi Littoral de 1986, Ijjo Brosset, fille du général et dernière survivante de la fratrie, obtient en 2021 une autorisation d'occupation temporaire d'une durée de dix ans, renouvelable jusqu'à son décès.

C'est au cimetière d'Arradon que Jacqueline Brosset est inhumée le 30 avril 1996. Elle y est rejointe en 2021 par son fils Henri Diego, décédé à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Île Irus

Pendant de nombreuses années, l'île Irus et la maison de Pen Er Men constituent le lieu de villégiature privilégié des familles Mangin et Brosset.

Dans la préface d'*Un homme sans l'Occident*, Jean Bruller, dit Vercors, évoque avec nostalgie les vacances insouciantes de l'été 1932 qu'il passa sur cette île avec son épouse, aux côtés de Diego et Jacqueline Brosset :

« Tout l'hiver, nous parlâmes de l'île. Ah, aujourd'hui je n'en puis parler que le cœur serré. Elle s'appelait Irus, ce qui veut dire en celte, paraît-il, bonheur. Elle appartenait à une tante de Jacqueline, était quasiment abandonnée, et nous faisons projet d'y passer l'été tous les quatre. Une île ! Nous nous excitions fort. Diego, ma femme et moi posions à Jacqueline question sur question, car elle avait passé là-bas des vacances dans son enfance. Elle s'efforçait de rappeler à elle des souvenirs honnêtes, pas

trop embellis. Nous tentions péniblement d'être aussi sages qu'elle pour éviter d'être déçus. Une île, pour nous seuls, au fond du golfe du Morbihan... »

À bord d'un vieux canot bricolé et calfaté tant bien que mal, gréé de bric et de broc, les deux amis s'imaginent volontiers à la barre d'un voilier de régates. Cette illusion leur vaut quelques situations proches du ridicule, dont ils ne se tirent qu'à grand renfort de gaffes et d'avirons.



Vercors conclut son évocation par ces mots :

« Ainsi se passa cet été qui n'a pas de pareil dans ma vie. Quelques nuages déjà montaient peut-être à l'horizon de l'Europe en cette année 1932, mais bien des chances encore nous étaient laissées pour échapper à l'orage, et nous n'y pensions guère. Nous menions sur cette île une vie de paradis terrestre. Je n'ai jamais connu pareille liberté. »

C'est sans doute sur cette île que les deux amis et leurs épouses connurent quelques-uns des moments les plus heureux de leur existence.

Le Rayol–Canadel sur Mer

Une anecdote illustre à merveille le charisme de notre parrain. Lors du débarquement de Provence, en août 1944, Diego Brosset est provisoirement hébergé au Rayol par une famille installée depuis 1937 dans la villa Casa Rosa, sur la côte varoise. Pour le jeune garçon de douze ans qui y vit, la rencontre avec le général Brosset est une révélation, un véritable coup de foudre. Trois mois plus tard, apprenant la mort du général, l'adolescent confectionne aussitôt un panneau sur lequel il inscrit : « Avenue du général Brosset ».



Il l'implante à l'entrée d'un chemin du village, en contrebas de la propriété où sa famille avait trouvé refuge.

Trente et un ans plus tard, le souvenir de ce geste ne s'est pas effacé. En 1975, le conseil municipal du Rayol décide de donner officiellement le nom du général Brosset à une rue de la commune.

En mémoire de ce baptême spontané de 1944, la municipalité invite l'auteur de cette initiative à assister à l'inauguration.

Le jeune garçon de douze ans est alors devenu Premier ministre de la République française : Jacques Chirac.



POT-POURRI



Coups de griffes et coups de gueule

Les carnets et la correspondance de Diego Brosset révèlent un homme dont la plume est aussi incisive que son caractère. Derrière le chef militaire apparaît un observateur redoutable, doué d'un sens aigu de la formule, capable, en quelques mots, de broser un portrait, de dénoncer un travers ou de mettre à nu un système. Ses écrits témoignent d'un véritable talent de pamphlétaire, nourri par une indépendance d'esprit peu commune et une profonde exigence morale.



Brosset ne ménage ni les hommes ni les institutions lorsqu'il estime qu'ils s'écartent de leur devoir. Son jugement sur le général de Lattre de Tassigny est, à cet égard, révélateur. D'un trait mordant, il le qualifie de « *bellâtre de Tassigny* » et rapporte le surnom moqueur dont l'affublent certains de ses camarades : la « *Cécile Sorel de l'Armée* ». En quelques mots, tout est dit : le goût de la mise en scène, la recherche de l'effet, l'apparence prenant le pas sur la substance. Cette capacité à résumer un caractère dans une formule frappante revient constamment sous sa plume.

Sa critique de Georges Mandel est tout aussi féroce. Constatant « *qu'un grand commis se fait en une vie avec beaucoup de méthode, tandis qu'un grand ministre se fait en trois mois avec beaucoup d'astuce* », Brosset dénonce les mécanismes du pouvoir et les compromissions de la vie publique. L'ironie sert ici une réflexion plus profonde sur la valeur réelle des hommes et sur la différence entre le mérite patient et la réussite fondée sur l'habileté.



Cette liberté de jugement s'exerce également à l'égard de l'institution militaire elle-même. Le 1er janvier 1940, au cours d'un déjeuner réunissant plusieurs généraux autour du général Freydenberg, il s'indigne du silence imposé aux plus jeunes officiers. Il voit dans cette scène « *la plus frappante manifestation de l'inconscience des gérontocraties* » qu'il lui ait été donné d'observer. Son reproche ne vise pas seulement l'âge, mais aussi l'absence de curiosité intellectuelle et l'incapacité des chefs à écouter ceux qui ne partagent ni leur rang ni leur génération. Chez Brosset, le commandement n'est légitime que s'il demeure attentif aux réalités et ouvert à la contradiction.

Son regard est tout aussi sévère lorsqu'il constate, au sein de la France libre, les privilèges dont s'entourent certains responsables. « *Le général Catroux dispose de neuf voitures. Larminat vient de s'en faire affecter une troisième : une grosse Dodge mise à la disposition de sa femme. Mme Catroux vient d'offrir à Mme de Larminat la résidence qu'occupait à Beyrouth le général de Gaulle : elle ne veut occuper que la résidence des Pins, détruite par bombardement, mais qu'on s'attache à réparer d'urgence.* » Les voitures de fonction, les résidences luxueuses et les facilités accordées aux familles des chefs lui inspirent une indignation à peine contenue. Derrière la satire perce une conviction profonde : l'exercice de l'autorité exige l'exemplarité.



Brosset supporte mal que ceux qui prétendent servir une grande cause reproduisent les habitudes de confort et les abus qu'ils dénoncent par ailleurs.

Enfin, ses réflexions sur le commandement révèlent une pensée remarquablement moderne. Il se méfie des chefs qui imposent leurs décisions comme des vérités révélées et gouvernent « *par ukases* ». À ses yeux, l'autorité véritable ne consiste pas à tout réglementer, mais à écouter, peser les avis, décider et faire confiance. Celui qui refuse d'entendre les objections finit par s'enfermer dans ses erreurs et par perdre la vision d'ensemble indispensable à son rôle.

À travers toutes ces pages apparaît ainsi un homme entier, exigeant et parfois impitoyable dans ses jugements, mais avant tout profondément attaché à l'intelligence, à la vérité et au sens du devoir. Son goût des formules assassines ne relève jamais de la simple méchanceté : il procède d'une volonté constante de démasquer les faux-semblants, les vanités et les abus de pouvoir. Cette plume acérée, servie par une remarquable qualité d'expression, fait aujourd'hui de ses écrits un témoignage aussi vivant qu'éclairant sur l'homme qu'il fut.

Reconstruire la France

À mesure que la victoire approche, les préoccupations de Diego Brosset se détournent progressivement du seul combat militaire pour se porter vers l'avenir politique et moral de la France. Ses notes, rédigées entre 1941 et 1944, révèlent un homme convaincu que la fin de la guerre ne résoudra pas les problèmes du pays ; elle ne fera au contraire que les révéler. Derrière la libération du territoire, il entrevoit déjà les immenses difficultés de la reconstruction nationale.

La première interrogation qui l'obsède est celle des hommes appelés à gouverner. « *Qui pour reprendre la France ?* », s'interroge-t-il dès novembre 1941. Il redoute que le pouvoir retombe dans les mains de ceux qui ont accepté la défaite ou se sont accommodés de la condition de vaincus. À ses yeux, la France n'a pas seulement besoin d'administrateurs compétents ; elle a besoin d'une impulsion morale. Après l'humiliation de 1940, il lui faudra retrouver sa « *fierté d'abord* ». Cette renaissance ne pourra venir que d'hommes capables d'entraîner le pays par « *leur éloquence, leur vitalité et leur charisme* ». Dans son esprit, la reconstruction apparaît ainsi comme un problème d'abord politique et psychologique avant d'être administratif.

Cette réflexion le conduit à une seconde interrogation : comment concilier l'autorité nécessaire à l'État et la participation des citoyens ? Brosset se méfie autant du culte du chef que de la paralysie bureaucratique. Il imagine la nécessité d'un « *Parti* » capable de porter un projet collectif. « *Je crois que le Parti a sur le maître cette supériorité de faire participer en toute liberté les hommes qui le composent à l'action et à la responsabilité.* » Même lorsqu'il évoque le général de Gaulle, dont il reconnaît le rôle indispensable, il estime que le chef doit être soutenu et encadré par une organisation politique vivante. Derrière cette analyse apparaît la recherche d'un équilibre entre leadership et démocratie, question qui dominera effectivement les débats de l'après-guerre.

À partir de l'été 1944, une inquiétude plus immédiate encore s'impose à lui : celle du maintien de l'ordre public. Les Forces françaises de l'intérieur lui apparaissent comme l'un des grands défis de la Libération. Il admire leur courage mais mesure le danger que représente leur dispersion. Ces hommes, écrit-il, « *qui pour beaucoup se sont vaillamment, et souvent bien battus, n'ont plus rien à faire, mais gardent leur fierté, leurs prétentions et leurs armes* ». Parce qu'ils sont nombreux, armés et souvent marqués par des engagements politiques différents, ils constituent selon lui une force potentiellement déstabilisatrice. Sa formule est saisissante : les maquis représentent une bombe à retardement dont nul ne peut prévoir l'explosion. Le « *désordre naîtra de la Résistance* », non parce que celle-ci aurait démerité, mais parce que toute guerre de libération engendre des forces difficiles à réintégrer dans un cadre institutionnel normal.



Cette préoccupation rejoint celle, plus large, de la réconciliation nationale. Brosset constate avec inquiétude que « *les hommes sont partagés par les passions politiques plus que jamais* ». La victoire n'efface pas les fractures ; elle risque même de les exacerber. Dans ces conditions, l'autorité du gouvernement dépendra avant tout de sa capacité à apparaître comme une force de rassemblement. Toute tentative d'imposer une orientation partisane trop marquée risquerait, selon lui, de provoquer une réaction violente. La paix civile lui paraît aussi fragile que précieuse.

Une autre de ses préoccupations majeures concerne l'avenir de l'armée. L'opposition entre les FFI et l'Armée d'Afrique lui semble annoncer des tensions durables. Les résistants de l'intérieur et les militaires venus d'Afrique du Nord portent des traditions, des expériences et des sensibilités différentes. Plus profondément encore, Brosset redoute que les responsables militaires et administratifs ne cherchent à restaurer les structures anciennes sans tirer les leçons de la défaite de 1940. Il dénonce la tentation de « *reconstituer le passé* » et observe avec amertume que, dans les ministères, « *les vieux techniciens et leurs idées* » se réinstallent déjà. Ils se considèrent comme les héritiers d'un système dont ils ne voient pas qu'il fut « *le grand responsable de la défaite* ». L'enjeu est donc de moderniser l'État et l'armée plutôt que de reproduire les habitudes d'avant-guerre.

Enfin, au-delà des questions politiques et militaires, Brosset mesure l'ampleur de la tâche matérielle qui attend le pays. Une fois les combats terminés, il faudra remettre en marche une nation désorganisée par quatre années d'occupation et de guerre. « *Combien de temps la France mettra-t-elle à repartir ?* », demande-t-il en octobre 1944. Cette interrogation, laissée sans réponse, résume peut-être toutes les autres. Car la reconstruction économique dépendra de la stabilité politique, de la cohésion nationale, de la réforme de l'État et de la capacité des nouveaux dirigeants à susciter la confiance.

À travers ces réflexions apparaît un Brosset visionnaire. Avant même la fin du conflit, il identifie les grands défis qui attendent la France : trouver des chefs légitimes, éviter une guerre civile larvée, intégrer les forces de la Résistance, réformer les institutions responsables de la défaite et reconstruire une économie ruinée. Ses notes témoignent d'une remarquable lucidité : pour lui, gagner la guerre ne constitue que la première étape ; le plus difficile reste encore à accomplir, celui de reconstruire la France.

Deux recettes du bonheur

Diego Brosset n'a pas trente ans quand il écrit ce texte que l'historien François Broche présente comme l'expression de son idéal de vie : « *assumer le plus possible d'humanité* », selon la formule d'André Gide qu'il admirait.

« Nous saurons aimer d'une même ardeur les joies de l'esprit et celles du corps, l'action et la méditation, mener la vie comme dans le rêve, ne pas plus sacrifier les femmes aux philosophes que les mathématiques à la bonne chère, comprendre Einstein, mais aussi un chef berbère, Stendhal, Freud et un Toucouleur, pénétrer Mozart ou Bach, conduire sa troupe au combat, mener du même cœur son cheval, un flirt, sa voiture, son savoir et son esprit critique, s'apprendre à courir, à nager, à comprendre l'Angleterre, l'U.R.S.S., la Chine, la chasse à la baleine, la théorie des quanta ; en bref, saisir la vie, posséder Dieu, ne pas craindre, certes de mourir mais moins encore, mais moins surtout, de vivre ! »

Plus de dix ans plus tard, dans une lettre à son épouse Jacqueline, Diego Brosset lui donne la recette du bonheur au féminin.

« Aimez tout dans la vie, votre mari, je veux bien, mais vos enfants aussi, le grand air et la natation, un bock glacé et le sonnet d'Arvers, le frisson que vous donne sans qu'on sache pourquoi un homme qui passe et le dernier sermon du père Janvier, le parfum d'une rose et la conversation de Jean Bruller ; par-dessus tout le mouvement de la vie, dans quelque sens qu'il s'effectue. »

L'impression dominante de ces deux textes est celle d'une profonde unité. L'un relève du manifeste et l'autre de la confidence adressée à une épouse aimée. Ils procèdent d'une même philosophie de l'existence. Derrière les mots apparaît un homme qui a fait de l'amour de la vie une véritable règle de conduite et qui refuse de l'enfermer dans des catégories artificielles.

Pour lui, vivre ne consiste jamais à choisir entre plusieurs formes d'accomplissement, mais à les embrasser toutes. Il refuse d'opposer l'esprit au corps, la réflexion à l'action, la culture aux plaisirs simples. Dans un même élan, il célèbre les philosophes et les femmes, les mathématiques et la bonne chère, Mozart et le combat. La connaissance n'a de valeur que si elle nourrit l'existence, et l'existence ne s'épanouit pleinement qu'en restant ouverte à la connaissance.

Cette même conviction réapparaît dans les mots qu'il adresse à son épouse. Les références savantes cèdent alors la place aux réalités du quotidien : les enfants, une promenade, le parfum d'une rose, une conversation entre amis, la troublante émotion à la vue d'un homme qui passe, une bière fraîche après l'effort. Mais le message demeure identique : ne rien exclure, aimer le monde dans toute sa diversité. Entre le plaisir des sens, l'émotion amoureuse, la poésie ou la spiritualité, il ne voit aucune contradiction.

Au cœur de cette vision se trouve enfin l'idée de mouvement. La vie est élan, découverte, transformation permanente. Courir, voyager, apprendre, aimer, agir : autant de façons d'entrer dans ce qu'il appelle « *le mouvement de la vie* ». L'immobilité lui est étrangère ; il célèbre au contraire cette force qui pousse l'homme vers les autres, vers les idées et vers l'avenir.

Ces textes dessinent le portrait d'un homme profondément libre et humaniste, réfractaire aux dogmes comme aux cloisonnements. Ils révèlent surtout une remarquable cohérence entre la pensée et l'existence. Ce qu'il proclame dans ses réflexions les plus ambitieuses, il le transmet aussi dans l'intimité.

Entre ses idées et sa manière d'être au monde, il n'y a aucune distance. Toute sa philosophie tient finalement dans une invitation simple et exigeante : accueillir le monde tout entier et aimer, sans réserve, le mouvement même de la vie.

Citations

« On sait qui je suis ; mon costume n'a aucune importance. »

C'est en ces termes que Diego, âgé de quinze ans, répond à son père qui lui reproche une tenue négligée, peu conforme aux usages de la bourgeoisie lyonnaise. Il passe alors l'essentiel de son temps libre, au grand dam de son père, en bleu de travail chez les artisans et les mécaniciens de Rillieux-la-Pape.

« Civil on savait qui j'étais ; soldat je dois montrer qui je suis. »

Deux ans plus tard, en 1916, après avoir obtenu l'autorisation de s'engager pour la durée de la guerre, son entourage est frappé par l'évolution de son comportement. Sa tenue devient irréprochable, son maintien plus raffiné. À ceux qui s'en étonnent, il répond par cette formule qui s'inscrit dans le prolongement de la précédente et révèle déjà la détermination qui le caractérisera toute sa vie.

« Je ne serai jamais un vrai général, mais ma division est une vraie division ! »

De toutes les citations du général Brosset, celle-ci est sans doute la plus célèbre. Elle est inmanquablement reprise lors des cérémonies commémorant sa disparition ou le débarquement de Provence.

En pleine campagne d'Italie, peu avant l'issue victorieuse de la bataille du Garigliano, en mai 1944, Diego Brosset écrit à son épouse Jacqueline :

« J'entraîne ma Division comme une compagnie. Je saute sur les chars en marche, j'engueule Pierre et Paul, je dis merde aux obus et on avance. Je ne serai jamais un vrai général, mais ma division est une vraie division. »

L'histoire veut pourtant que cette boutade soit, à l'origine, celle de Jacqueline. Dans une lettre expédiée de Rome le 27 juin 1944, Diego lui attribue explicitement la maternité de cette idée :

« Il n'en reste pas moins, et vous l'avez toujours dit, que, sauf dans le commandement, je ne serai jamais un vrai général ; or nous avons appris qu'un général est général dans la rue aussi bien qu'à l'hôtel et jusque dans sa chambre à coucher, même s'il ne l'est pas sur le champ de bataille. »

C'est cette réflexion qu'Isabelle Brosset résumera, dans la préface du livre de Geneviève Salkin consacré à son père :

« Je ne serai jamais un vrai général, car un vrai général est toujours général, même en pyjama. »

À travers cette formule, Diego Brosset ne contestait pas son grade ; il exprimait son refus d'être un général ordinaire. Il préférait demeurer un chef au contact permanent de ses hommes, toujours en tête de ses troupes, entraînant les uns autant qu'il bousculait les autres. Déroutant, fascinant, charismatique, il donna toute sa mesure lors de la campagne d'Italie, du débarquement de Provence et de la remontée de la vallée du Rhône.

Son anticonformisme, son énergie, sa soif d'action et sa liberté de ton ont fait de lui un général extraordinaire. Dès mars 1941, au cours d'une tournée en Afrique avec le général De Gaulle, il note dans ses carnets, après une rencontre à Fort-Lamy avec les généraux de Larminat et Leclerc :

« Cela change des chefs habituels de la vieille armée française. »

Il avait reconnu en eux des hommes de la même trempe que la sienne : des chefs refusant de se laisser enfermer dans la cage dorée du grade et de ses conventions. Avec de Larminat et Leclerc, il tournait définitivement le dos aux instructeurs de l'École de guerre qu'il jugeait conformistes, dépourvus d'imagination, prisonniers de méthodes dépassées et qu'il traitait de « *veilles badernes*. »



Mai 1944 - Sur les routes du Garigliano

La passion des fleurs

Il est chez Diego Brosset une fidélité discrète qui traverse les lieux comme les époques : son amour des fleurs.

Sa fille Isabelle en conserve un souvenir très prégnant. Elle se rappelle « ces dimanches à Bogotà où il étalait à terre une jonchée de fleurs, disposant autour de lui tous les vases qu'il pouvait trouver pour composer des bouquets ». Absorbé par ses compositions florales, il semblait alors refaire le monde à petite échelle et lui imposer une harmonie fragile.



Ce même geste réapparaît au cœur de la guerre. Dans la roulotte qui l'accompagne sur les routes d'Italie et de France, Diego installe roses, lys, pivoines, dahlias, glaïeuls, hortensias et chrysanthèmes. À la poussière des chemins, aux ruines et à la fatigue des combats, il oppose les couleurs, les parfums et l'éclat éphémère de la beauté. « *Cela sent un peu fort* », écrit-il, « *mais c'est divinement joli*. »

À force de bouquets, la roulotte cesse d'être un simple abri militaire. Elle devient, selon ses propres mots, un lieu civilisé. Les fleurs y côtoient les livres et quelques objets sauvés du

chaos, composant un intérieur presque domestique, une maison transportable où subsiste l'idée d'une vie ordonnée.

Quand le front se déplace et que les paysages changent, l'intérieur demeure, « la maison est toujours pareille ». Ne changent que les fleurs qu'il renouvelle sans cesse, comme pour marquer le passage du temps sans en accepter la brutalité.

Même l'hiver ne rompt pas ce rituel. Le gel détruit les dahlias. Il s'en afflige, puis se console d'en avoir cueilli de magnifiques la veille. Il attend avec impatience les fleurs que Jean-Pierre Aumont doit lui rapporter de chez Baumann, le fleuriste à la mode du boulevard du Montparnasse, s'étonnant, au passage, qu'un fleuriste puisse encore exister en temps de guerre.



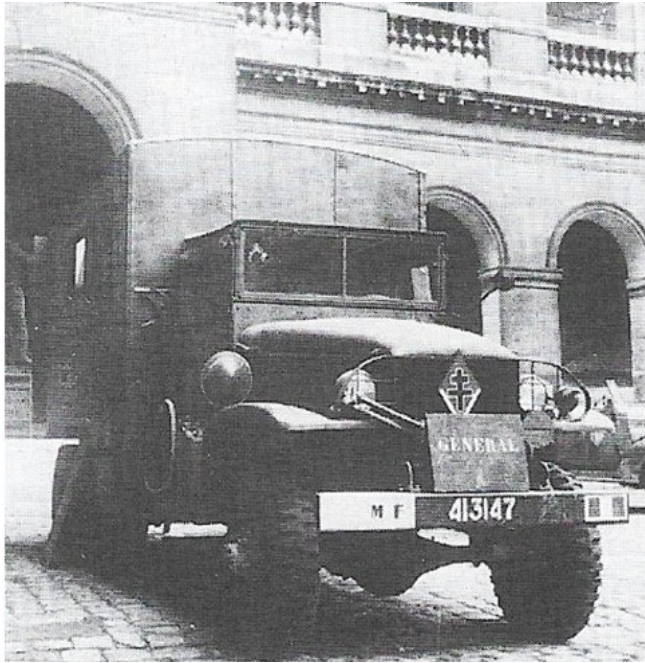
Des dimanches à Bogotà aux contreforts des Vosges en passant par les bivouacs d'Italie, c'est toujours le même homme qui apparaît. Pour Diego Brosset, composer des bouquets n'est pas un simple plaisir. C'est une manière obstinée de préserver, au milieu du fracas de l'Histoire, un peu d'ordre, de beauté et de douceur.

Roulotte

Dans l'abondante correspondance de Diego Brosset, un thème revient avec une remarquable constance. Celui de la « roulotte » ou « maison du berger », nom qu'il donne affectueusement au camion qui lui sert de poste de commandement.

Cette roulotte pourrait n'être qu'un détail de campagne, qu'un abri parmi d'autres. Elle est en réalité bien davantage. À travers elle se devine un lieu intime, fragile et précieux, où Diego continue de vivre, de penser et d'aimer au cœur même de la guerre.

Cette roulotte est d'abord une maison mobile. Dans un monde de déplacements incessants, elle remplace le foyer absent. Les fleurs, les livres et quelques objets choisis sont autant de signes d'une vie domestique préservée. Séparé de Jacqueline par la guerre, Diego y maintient, malgré la distance, une forme de continuité conjugale.



Face aux villages détruits, aux routes éventrées et aux bombardements, la roulotte devient un espace de civilisation. Elle n'ignore pas la guerre ; elle lui résiste. Diego y oppose le goût des fleurs, l'ordre intérieur, la culture et la beauté.

Contrairement aux postes de commandement officiels, la roulotte est un espace personnel. C'est là que le général redevient Diego, un homme et un mari écrivant à la femme qu'il aime.

Lorsqu'il décrit à Jacqueline les paysages qui l'entourent — « *J'ai roulé pour moi la maison du berger près d'un lac merveilleux (...) ma porte donne sur la nature presque inviolée, ma fenêtre sur l'eau* » — on a parfois le sentiment

qu'elle est là, à ses côtés, partageant son regard.

Soignée, embellie, parfumée, la roulotte accueille en creux la présence de Jacqueline elle-même. Sans cesse déplacée, elle demeure pourtant identique à elle-même. Les paysages changent, les fronts avancent, mais son intérieur reste le même. Dans ce paradoxe se lit l'une des vérités les plus touchantes de cette correspondance : au milieu d'un monde bouleversé, quelque chose demeure stable, fidèle et intact.

Lorsque des éclats d'obus brisent ses vitres et contraignent Diego à se réfugier sous la tente, c'est tout cet équilibre fragile qui vacille. Ces blessures matérielles révèlent la vulnérabilité d'un refuge constamment menacé.

La roulotte apparaît ainsi comme le cœur silencieux de cette correspondance. Maison en mouvement, refuge de culture et espace de tendresse, elle est le lieu où, malgré la guerre, Diego Brosset continue d'habiter pleinement sa vie intérieure et de s'adresser à Jacqueline.

Sept jours après la disparition de Diego Brosset, en fin d'après-midi, Jean-Pierre Aumont arrive aux Invalides avec la roulotte. Il la gare dans la grande cour que le crépuscule rend grise et froide et la confie à la garde d'un porte-fanion sénégalais. En refermant une dernière fois sa porte, il confiera dans ses mémoires avoir répété ces deux mots :

« *Le général ! Le général !* »

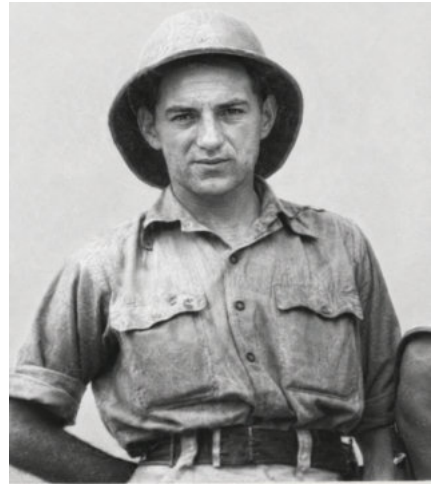
Comme s'ils avaient soudain perdu leur sens.

1re DFL ou 1re DMI ?

L'anecdote racontée par le sergent Alexis Le Gall dans ses « *Mémoires d'un Français libre* » illustre parfaitement l'attachement quasi viscéral des combattants de la DFL à cette unité et à son nom

Le 8 septembre 1944, le BM 5 fait mouvement vers le Nord, à pied, en direction du Beaujolais. Alexis Le Gall raconte :

« Les sections progressent, les unes derrière les autres, sur le côté droit de la route en pensant qu'à ce train-là elles ne sont pas encore rendues de sitôt en Allemagne. La route est longue mais néanmoins le moral est au beau fixe car nous constatons que, depuis Toulon, tout se déroule pour le mieux. Brusquement, une voiture d'état-major nous rejoint et s'arrête à notre hauteur. À l'intérieur prennent place plusieurs officiers supérieurs abondamment galonnés.



L'un d'eux se penche vers nous et lance :

— Quel est le responsable parmi vous ?

Comme je suis seul avec mon groupe — Mona se trouvant devant nous avec Tanguy et Hochet — je me présente. Et là, horreur ! Je reconnais sur la banquette arrière le général de Lattre, dont la réputation de pinailleur et de chercheur d'ennuis est déjà solidement établie. Dans toute la troupe, le mot d'ordre est simple : moins on le voit, mieux on se porte. Il convient donc de se méfier.

D'un ton sec, il me demande :

— Quelle est votre unité ?

— BM 5, mon général.

Il se fâche immédiatement : — Ce n'est pas ce que je vous demande. Quelle division ?

— 1re DFL, mon général.

Il hausse encore le ton :

— Ce n'est pas la 1re DFL., c'est la 1re DMI !

En toute innocence et de parfaite bonne foi, persuadé qu'il a mal compris ou qu'il fait une confusion, je répons :

— Mais non, mon général, je vous assure, nous sommes bien de la 1re DFL.

Je reçois alors un regard furibond, accompagné d'un :

— Taisez-vous !

Puis il ordonne à son chauffeur :

— En avant !

Dans la voiture, tous les regards sont braqués sur moi. Ils semblent penser : « Quel est donc ce petit sous-officier qui ose contredire notre général ? »

Pour ma part, en regardant le véhicule s'éloigner, je me dis : « Mais enfin, qu'ont-ils tous aujourd'hui ? Je sais tout de même que je suis de la 1re DFL ! »

À la halte suivante, je rends compte de l'incident à Mona. Celui-ci éclate de rire :

— Alors Le Gall, tu ne sais donc pas encore que, depuis longtemps, notre appellation officielle n'est plus la 1re DFL mais la 1re DMI ? »

Ce récit illustre avec éloquence l'attachement des hommes à l'appellation de 1re Division française libre. Pourtant, cette dénomination n'avait existé officiellement que durant une période très brève, sept mois, d'avril à octobre 1943. À cette date, la division avait reçu le nom de 1re Division motorisée d'infanterie (1re DMI), mais ce changement resta largement théorique. Dans les esprits comme dans les habitudes, la DFL demeurait la DFL.

En réalité, ni les soldats, ni les cadres, ni même leur chef n'avaient adopté ou accepté cette nouvelle dénomination. L'identité forgée dans les campagnes d'Italie et de France était trop forte pour être remplacée par une appellation administrative. Le fait est d'autant plus révélateur que Diego Brosset à l'aube de ce 20 novembre 1944 où il devait trouver la mort, envoyait à ses troupes le message suivant :

« Aux officiers, sous-officiers, légionnaires, matelots, sapeurs et aux soldats de la Première Division Française Libre. »

De son côté De Gaulle, dans son hommage, rend honneur :

« Au général Brosset, commandant la 1re DFL. »

Plus qu'un sigle, la DFL était devenue une communauté de combat, un héritage et une fierté collective que sept mois d'existence officielle avaient suffi à graver durablement dans les mémoires, bien au-delà de sa disparition administrative. La DFL était née DFL et elle l'est toujours encore plus de quatre-vingts ans plus tard

« Mort aux cons ! »

L'anecdote est rapportée par Jean-Pierre Aumont.

Nous sommes à Mélissey, au pied des Vosges, à la popote du poste de commandement. Au mur est affichée une note de service interminable, dont seule l'Intendance semble avoir le secret. À grand renfort d'additions, de soustractions, de règles de trois et de multiples « attendu que », le document détaille les sommes versées par l'état-major de l'Armée à Alger à la Division.

Après plusieurs pages de calculs, les comptes font apparaître un reliquat de deux centimes non dépensés. La conclusion de la note est sans appel : les services financiers de la Division sont priés d'expédier sans délai cette somme afin de permettre à l'Intendance d'équilibrer ses écritures.

Une enveloppe recommandée accompagnée d'un timbre à 2 francs 50 parachève ce chef-d'œuvre de bureaucratie militaire.

Sur le tableau affichant ce document, Diego Brosset a simplement inscrit au crayon cette appréciation lapidaire mais éloquente :

« *Mort aux cons !* »

Vingt ans plus tard, un cri semblable lancé lors d'un déplacement mouvementé du général De Gaulle en province lui inspira une réponse devenue célèbre et qui aurait certainement beaucoup amusé Brosset :

« *Vaste programme !* »

Côté pile et côté « farce »

Pour terminer ce pot-pourri, un peu de détente.

La photographie de gauche, prise au PC de la DFL à Mélisey près de Champagny, début novembre 1944, est connue du grand public pour avoir maintes fois été utilisée dans de nombreuses publications.

Celle de droite m'a été fournie par Christophe Triboulet, petit-fils de Diego Brosset et, ne l'ayant jamais vue auparavant, je ne la connaissais pas.

Ces deux clichés racontent deux moments différents d'une même scène, presque comme les deux actes d'une petite comédie militaire.



Sur la première photographie, les deux hommes apparaissent d'un sérieux absolu. Saint Hillier, penché sur la table, consulte des documents ou étudie une carte tandis que Diego Brosset, téléphone à l'oreille, semble plongé dans une conversation de la plus haute importance. Rien ne vient distraire leur attention. Tout concourt à donner l'image d'un état-major au travail, concentré sur une mission exigeante. L'impression qui se dégage n'est pourtant pas celle d'un instant saisi sur le vif. La composition est remarquablement équilibrée : les deux personnages occupent chacun un côté de l'image, reliés par la grande table qui structure l'ensemble comme la ligne de force d'un tableau. Les attitudes sont nettes, presque théâtrales. On a le sentiment que le photographe a, à la manière d'un peintre, demandé à deux

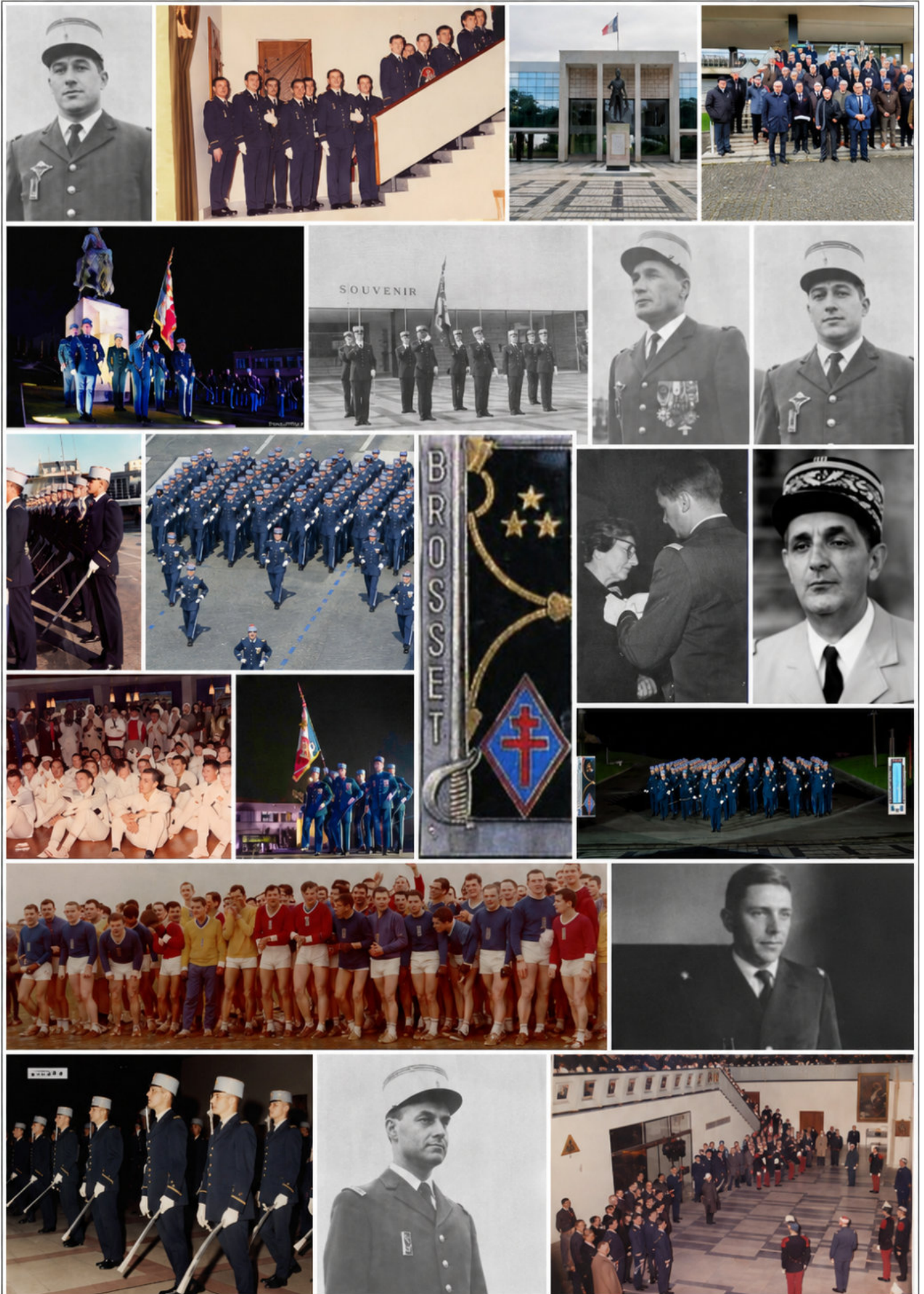
modèles de prendre la pose afin de construire une image symbolisant l'efficacité, la réflexion et la responsabilité du commandement.

La seconde photographie offre un contraste saisissant. Les mêmes protagonistes sont toujours autour de la même table, mais l'atmosphère a complètement changé. Le sérieux de la première scène a disparu. Diego debout se tourne franchement vers l'objectif avec une expression qui semble mêler satisfaction et amusement, tandis que Saint Hillier, paraît partager cette bonne humeur en riant de bon cœur. Nous n'avons plus l'impression d'assister à une séance de travail solennelle mais plutôt aux suites d'une plaisanterie réussie. Leur attitude évoque celle de deux complices venant d'imaginer ou d'exécuter un bon tour dont eux seuls connaissent le secret. Le regard de Diego, adressé au photographe, semble presque l'inviter à entrer dans la confidence.

Placées côte à côte, ces deux images composent ainsi un récit inattendu. La première montre les officiers dans le rôle sérieux que l'on attend d'eux, figés dans une mise en scène soigneusement construite. La seconde laisse entrevoir l'envers du décor : deux hommes manifestement heureux, unis par une complicité chaleureuse et un humour partagé. Comme si, après avoir joué devant l'objectif la gravité du commandement, ils ne pouvaient s'empêcher de sourire à l'idée de la farce qu'ils venaient de monter.



LA PROMOTION



POMPIDOU Georges

(5 juillet 1911 – 2 avril 1974)

Président de la République depuis juin 1969, sa disparition subite lui vaut, à double titre, le triste surnom de « *trouble-fête* ».

En raison du deuil national, notre Promotion doit remiser tenues bleues, robes longues et illusions mondaines. Le traditionnel gala de la Conciergerie de Paris passe à la trappe. Sur le plan financier, le bilan est tout sauf lyrique. Nous y laissons quelques plumes, même si certains fournisseurs, pris d'un soudain élan de patriotisme — ou de compassion — nous consentent quelques gestes commerciaux. Mais le vrai monument aux morts de l'affaire, c'est notre stock de whisky et de champagne.



Des caisses entières, orphelines de flûtes. Qu'à cela ne tienne ! Nous organisons une vaste opération de déstockage stratégique, écoulant le trésor liquide au détail entre nous, puis auprès de nos familles et connaissances. Une campagne de ravitaillement qui a plus fait pour la cohésion nationale que bien des discours officiels.

Autre effet collatéral de la disparition du président Pompidou : le défilé du 14 juillet 1974. Élu le 19 mai, Valéry Giscard d'Estaing veut marquer sa différence avec le grand style solennel et gaullien de ses prédécesseurs. Place à la modernité, à la sobriété républicaine et aux symboles populaires. Exit les Champs-Élysées, bonjour l'axe Bastille-République ! L'intention est noble : rapprocher l'Armée du peuple plutôt que du faste des grandes avenues du pouvoir. L'expérience est si audacieuse qu'elle ne sera pas renouvelée. Dès 1975, le défilé retrouve les Champs-Élysées pour ne plus jamais les quitter.



renouvelée. Dès 1975, le défilé retrouve les Champs-Élysées pour ne plus jamais les quitter.

Bilan pour la postérité de l'EMIA : notre Promotion a, sans l'avoir cherché, réussi un doublé historique. Seule Promotion privée de gala et seule Promotion à n'avoir jamais foulé les pavés des Champs-Élysées un 14 juillet. Autrement dit, une génération privée à la fois de paillettes et de

bitume mythique. À défaut de briller sous les lustres de la Conciergerie et sous le soleil des Champs, nous aurons brillé... par l'originalité statistique.

de BARRY Jacques

(18 juin 1922 – 4 juin 2003)

D'origine bordelaise et ancien élève de Saint-Cyr, Jacques de Barry rejoint, à partir de mars 1943, l'Organisation de résistance de l'armée (ORA), engagée dans la lutte contre l'occupant allemand.

Arrêté par les Allemands en février 1944, le jeune lieutenant de Barry est successivement interné à Fresnes puis à Compiègne avant d'être déporté à Auschwitz. Il connaît ensuite les camps de Buchenwald, Flossenbürg, Kamenz et enfin Dachau, d'où il est libéré à la fin du mois d'avril 1945.

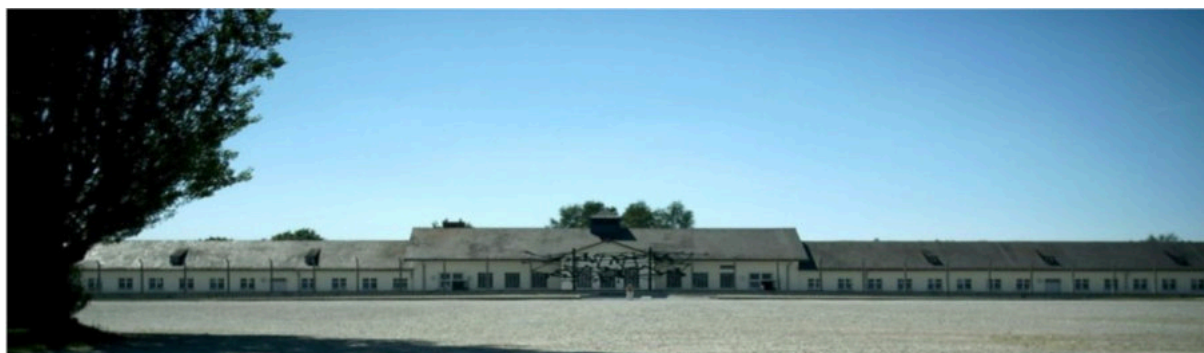
De 1972 à 1975, il commande les Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan, devenues en 2021 l'Académie militaire de Saint-Cyr Coëtquidan (AMSCC).



C'est à ce titre qu'il nous accompagne lors de notre voyage d'études en Allemagne, à Munich. À cette occasion, il s'improvise guide pour la visite du camp de concentration de Dachau. À l'agent d'accueil qui proposait les services d'un guide aux visiteurs, le général de Barry répondit simplement :

« Merci, je n'ai pas besoin de guide... Je connais. J'ai vécu ici. »

En quelques mots, prononcés sans emphase ni amertume, il rappelait une part de son histoire personnelle que presque aucun d'entre nous connaissait alors. Ce jour-là, la visite du camp de Dachau cessa d'être une simple leçon d'histoire pour devenir un témoignage vivant.



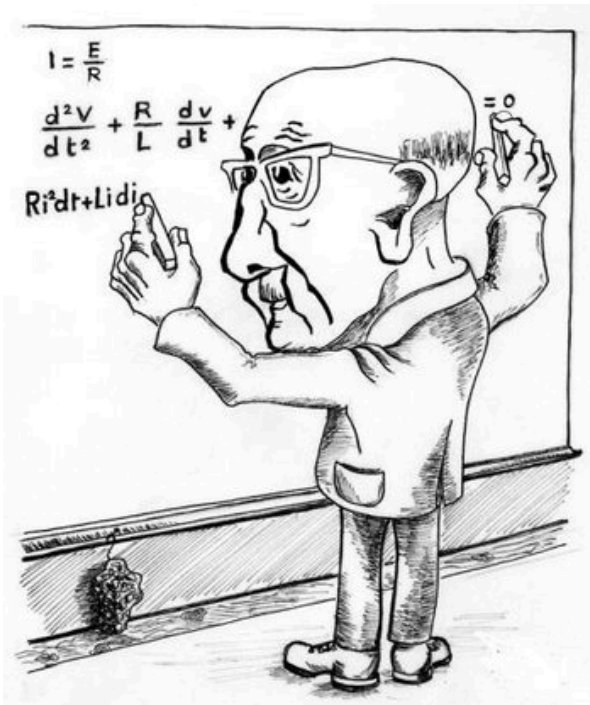
SABATIER Henry

(7 mars 1896 – 21 mai 1986)

Impossible d'oublier cette incantation solennelle : « Nul n'était mieux qualifié que [Untel] ici présent. »

Emphatiquement prononcée par le colonel de Lamby, directeur de l'instruction à Coëtquidan, elle annonçait l'arrivée d'un conférencier extérieur, porteur de la bonne parole... ou du moins censé l'être. Car entre les orateurs inspirés et ceux qui nous endorment — voire s'endormaient eux-mêmes en parlant — la frontière était parfois ténue.

Parmi ces intervenants, un conférencier se distinguait tel un phénix scientifique sur l'estrade de l'amphithéâtre Napoléon : l'ingénieur général Sabatier. Âgé de soixante-dix-huit ans en 1974, il livrait des conférences survoltées qui laissaient l'auditoire, tel un funambule sur sa corde, entre fascination et vertige. Des générations d'élèves en ont conservé le souvenir et, si une seule conférence devait survivre dans nos mémoires, ce serait assurément l'une des siennes.



Tour à tour Géo Trouvetou, professeur Tournesol ou Zébulon, le diabolotin du Manège enchanté avec sa formule magique « Tournicoti... Tournicoton ! », il captivait, électrisait et réveillait jusqu'aux plus assoupis. Ambidextre, il jouait de cette particularité comme un virtuose. Dos tourné au tableau, une craie dans chaque main, il traçait équations et démonstrations d'une voix perchée, presque enchantée. On retenait son souffle, on guettait le moment où la magie opérerait.

Ses recherches en sciences et techniques ont marqué l'histoire militaire. Dès 1947, il forme des générations d'officiers à une approche scientifique de la tactique, leur offrant des outils aussi précis que ses équations. Touche-à-tout de génie, il maîtrise l'électricité, la téléphonie, la télégraphie sans fil, les mathématiques élémentaires — ou pas si

élémentaires que cela... — et même le nucléaire. Auteur d'une quarantaine d'études, il publie une analyse sur l'arme nucléaire un mois avant Hiroshima. Prémonition ? Coïncidence ? L'Histoire ne le dit pas.

Aujourd'hui, l'École militaire de Paris a donné son nom à un amphithéâtre. Une juste reconnaissance pour ce sorcier des chiffres, ce magicien des équations et des ondes qui savait, mieux que quiconque,

transformer une salle de cours en scène de théâtre et ses auditeurs en spectateurs tout à la fois émerveillés et éveillés.

Herr Major Fellschner

Officier de liaison de la Bundeswehr auprès de notre auguste maison, le *major* Fellschner avait reçu la noble mission d'enseigner l'allemand à une poignée de volontaires téméraires.

Autant dire que l'option germanique n'avait pas fait salle comble. Sans surprise, les Alsaciens-Lorrains — dont nous avons retrouvé une très rare photo ci-contre — dominaient outrageusement l'effectif. Il est vrai qu'ils possédaient un avantage indéniable sur les autres, les « *Français de l'intérieur* », pour lesquels chaque cours ressemblait à une traversée du Rhin en rangers, sac au dos et courant contraire.

Nos « *Teutonisans* », comme nous les surnommions, étaient aussi à l'aise avec la langue de Goethe qu'une truite de Schubert dans un ruisseau de la Forêt-Noire. Pour les autres, leur accent, il faut bien l'avouer, trahissait leurs origines... gastronomiques. Cela sentait à plein nez le foie gras militant, le cassoulet revendicatif, la soupe à l'ail rose insolente et le mesclun frondeur.

Un jour, l'affrontement culturel tourna à la mêlée générale. Les tenants du cassoulet affrontaient les défenseurs acharnés de la choucroute, le tout sous prétexte de déclinaisons et d'accents toniques.

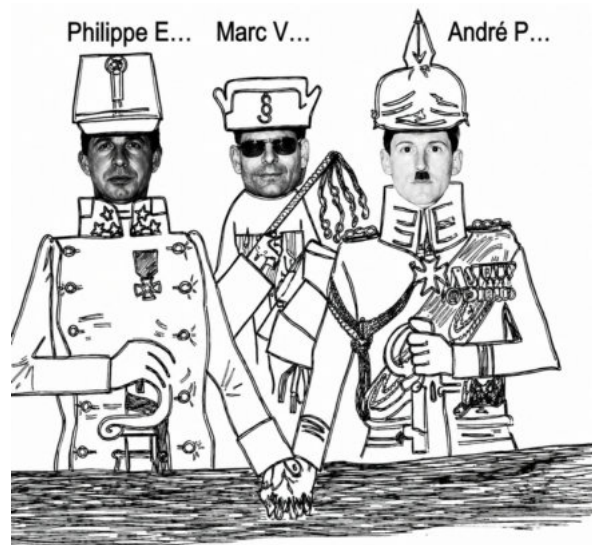
Le *major* Fellschner, jusque-là stoïque comme une statue de Bismarck, finit par sortir de sa réserve. En deux temps trois mouvements, il rétablit l'ordre, cloue le bec aux légionnaires parachutistes du haricot et aux uhlands du chou fermenté, puis conclut son sermon par une phrase devenue légendaire :

« Das heißt, meine Herren, intellektuelle Disziplin! »

Avant de traduire lui-même :

« Messieurs, cela s'appelle la discipline intellectuelle ! »

Il est des formules qui traversent les décennies comme une balle traçante. Plus de cinquante ans après, celle-ci résonne encore à nos oreilles. Preuve éclatante que, même chassé, le naturel revient toujours au galop !



Il n'est rien de nouveau

Le Fantôme de la Promo

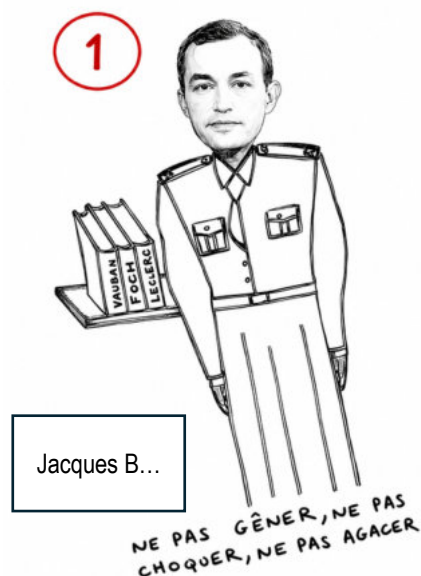
C'est en plongeant dans les archives numériques de notre Promotion, à l'occasion de la refonte du site internet, que je découvre un mystère en épluchant les listes d'admission (concours d'entrée, classement de sortie et du choix des armes). Autant de pièces d'un puzzle qui, je l'ignorais, réservaient une surprise.

La première liste, celle des heureux élus au concours d'entrée, affichait fièrement 211 noms. Le 72^e, se ravise aussitôt et démissionne. Nous voilà à 210. Ajoutez à cela un redoublant de la promotion précédente, un survivant en quelque sorte, puis trois des quatre admis sur titres (le premier ayant, sans doute, préféré d'autres horizons que ceux que lui réservait le port de l'uniforme). Total : 214. Enfin, pour terminer, six étrangers viennent grossir les rangs. Bilan : 220 âmes en tout et pour tout.

C'est là que les ennuis commencent. En recoupant cette liste avec celle du classement final, je constate la disparition d'un élève. Le décompte officiel : 213 Français et 6 étrangers. Soit 219. Il y a donc un élève qui a mystérieusement disparu.

Je recommence les comptes. Une fois. Deux fois. Trois fois. J'imprime les listes, je biffe les noms. Le webmaster, appelé à la rescousse, fait de même de son côté. Et c'est après un pointage digne des plus méticuleux comptables de l'Intendance que le disparu, le « fantôme », est enfin démasqué.

Reçu 159^{ème} au concours d'entrée, il ne figure nulle part dans le classement de sortie. Il était de la 3^{ème} Brigade / 1^{ère} Section. Je consulte trois de ses anciens camarades de Section, un autre de sa Brigade et, en dernier ressort, la Fine Promo : personne et ne se souvient de cette disparition et ne peut l'expliquer.



En fin limier et observateur de l'âme humaine, le caricaturiste de notre album de Promotion, avait tout compris. En trois verbes, il avait capturé l'essence même de cette présence si discrète qu'elle en devenait presque... invisible. « *Ne pas gêner, ne pas choquer, ne pas agacer.* » Rien, en effet, ne saurait mieux décrire l'art consommé avec lequel notre héros traversa notre année d'école comme une ombre discrète, un souffle à peine perceptible – ou, pour les plus sceptiques, comme un fantôme en uniforme, trop poli pour hanter qui que ce soit.

Un tour de force ? Plutôt un art de vivre. Après tout, quand, au garde à vous et le petit doigt sur la couture du pantalon, on excelle à ne pas gêner, ne pas choquer ou ne pas agacer, on mérite bien une légende.

Toujours à la recherche d'une explication, je contacte l'OSA de l'École. Sa réponse laisse entendre que ce sera très difficile, au vu des archives dont l'École dispose. Il transmet néanmoins ma demande au responsable du musée de l'Officier. Le lendemain, alors que je m'attendais à voir cette demande s'évaporer lentement dans les limbes ou sombrer dans les arcanes administratifs, le régisseur des collections du musée m'apporte l'explication suivante : « *Après plusieurs recherches dans les archives de la promotion EMIA Général BROSSET, je n'ai trouvé que le classement d'entrée de cet élève. Cependant, par message n°10349/DTAI/ECO 2 du 19 juillet 1974, il est indiqué qu'il a été maintenu une*

année supplémentaire. Il a donc été basculé administrativement vers la promotion suivante (Capitaine CAZAUX). Il s'est classé 132^{ème} sur 210 élèves, avec l'Artillerie comme choix d'Arme. »

La Fine

Dans la petite République des élèves-officiers, la Fine n'est ni un grade ni une fonction réglementaire. Elle est une confiance accordée. La Fine est celui à qui l'on délègue la parole commune, le soin de conclure, d'exposer, de dire sans trahir.

La Fine parle peu, mais parle juste. Elle recueille les humeurs, pèse les mots et devient, face à l'encadrement, l'ultime visage de la promotion. Appellation héritée d'un argot ancien, le mot

Fine signifie celui qui « fait la fin », celui qui clôt les débats et rassemble les volontés éparses en une seule voix. Interface discrète entre l'autorité et la camaraderie, elle incarne davantage l'esprit de corps qu'elle ne l'exerce, la fidélité au groupe plus que l'ambition personnelle.

Dans la mémoire des écoles militaires, on se souvient rarement de ce qu'a dit la Fine ; on se souvient surtout qu'elle a su parler pour tous.



Histoire Militaire



Comment ne pas saluer ici deux figures tutélaires de nos années de Pompe, deux silhouettes dont le simple nom réveille encore l'écho vibrant des cours d'histoire militaire ? Je veux parler du chef de bataillon Marc Neuville — « Neeeeuuuuville ! », comme l'appelait notre camarade Bernard P... — et de son adjoint, le capitaine Tugdual Bahezre de Lanlay.

Ces deux instructeurs n'étaient pas de simples enseignants. Ils étaient bien davantage : ils incarnaient l'Histoire. Ils la portaient en eux avec une force tranquille et une passion ardente, la faisaient jaillir devant nous comme une fresque vivante. Sous leur voix, les siècles s'ouvraient. Les batailles reprenaient souffle. Le sol vibrait à nouveau du pas cadencé des grognards de l'Empereur, la boue des tranchées de Verdun et de la Somme nous éclaboussait presque, et les flammes de Stalingrad ou de Berlin semblaient rougir les murs de nos amphithéâtres. Ils ne se contentaient pas

de nous enseigner l'Histoire : ils nous apprenaient à la ressentir, à l'aimer et à la respecter comme un legs sacré.

Ils se laissaient parfois emporter par leur flamme intérieure, par cette verve impérieuse qui transformait chaque cours en scène dramatique. Comment oublier cet épisode, à la fois solennel et irrésistiblement comique ?



Amphithéâtre Guibert. Le capitaine de Lanlay, porté par une inspiration quasi shakespearienne, achève la reconstitution d'une réunion au sommet du pouvoir nazi : le chancelier face aux dignitaires compassés de la Wehrmacht. Et soudain, dans un geste ample, la voix projetée comme une hache : — Alors, Hitler a dit : « Niet ! »

Un instant de silence suspendu, puis l'explosion de rire. Car même la tragédie, entre leurs mains, retrouvait la puissance du théâtre.

Autre anecdote, que l'on doit au chef de bataillon Neuville. À l'issue d'une période d'activités du type J + N + J/2, nous voilà rassemblés en amphithéâtre, dans cet état cotonneux où le corps est présent mais l'âme déjà en vadrouille ou en permission. Très vite, quelques élèves commencent à piquer du nez. Têtes lourdes, paupières héroïquement résistantes puis finalement vaincues.



Le chef de bataillon Neuville s'en aperçoit immédiatement. Sans rompre le rythme monocorde et presque hypnotique

de son récit, il glisse alors, à l'attention des seuls survivants :

— Je vais, dans quelques instants, parler d'un « Garde à vous ! », dont je précise qu'il ne s'agira pas d'un ordre mais d'une simple citation.

L'annonce est faite avec un tel naturel que seuls les élèves encore éveillés y prêtent réellement attention. Quelques minutes plus tard, au détour d'une phrase parfaitement anodine, le fatidique « Garde à vous ! » retentit.

Effet immédiat. Tous les dormeurs jaillissent de leur siège d'un seul mouvement, propulsés par un ressort invisible. Regard encore embué, corps parfaitement droit, âme absente mais discipline intacte. Un magnifique ensemble, exécuté à la perfection par des élèves qui somnolaient une seconde auparavant.

Pendant ce temps, les élèves restés éveillés, assistent à la scène en silence, partagés entre admiration et fou rire contenu, tandis que le chef de bataillon Neuville poursuit son cours, imperturbable, comme si rien d'anormal ne venait de se produire. La démonstration était faite : on peut s'endormir sur l'Histoire militaire, mais jamais sur le garde-à-vous.

Le colonel Marc Neuville terminera sa carrière — pouvait-il en être autrement ? — comme conservateur du musée de l'Armée aux Invalides, gardien des mémoires de France. Quant au général Tugdual Bahezre de Lanlay, son parcours le conduira, à compter d'octobre 1998, à la présidence du Conseil de perfectionnement de l'École militaire interarmes, demeurant fidèle à cette vocation d'excellence et de transmission qui l'avait guidé tout au long de sa carrière.

B... Philippe

Seul et unique élève de notre Promotion à avoir été victime d'un sérieux coup de « pompe ».

À défaut d'avoir réussi à se hisser parmi les premiers du classement de sortie, il aura au moins été le premier à être « sorti » de l'EMIA.

Gros-Doigts

Ce surnom n'est pas né en Bretagne. Il collait déjà à son propriétaire depuis quelque temps. Gros-Doigts l'avait, au fil des années, adopté avec philosophie, humour et autodérision. À tel point que c'est par lui-même que nous avons appris son existence et son origine.

Un jour, lors d'une séance d'instruction sur les explosifs au CNEC, il laisse tomber un détonateur qui, par bonheur, résiste au choc. Ainsi naquit la légende de Gros-Doigts !

Sa capacité à rire de lui-même changea la donne et transforma ce surnom, qui aurait pu devenir un fardeau, en une appellation affectueuse que nous utilisons entre camarades. En en plaisantant lui-même le premier, Gros-Doigts avait désamorcé toute moquerie. Ce sobriquet, qui aurait pu le stigmatiser, devint



au contraire le symbole de notre camaraderie et de notre complicité.

Il est un épisode lié à ce célèbre surnom qui mérite d'être conté avec tous les honneurs dus aux légendes de garnison.

Nous sommes à Saint-Maixent, quatre ans après notre sortie des écoles d'application, glorieux mais encore un peu verts. Le destin, facétieux comme toujours, a voulu que Gros-Doigts, Dominique G... et moi-même soyons réunis au quartier Canclaux, chargés de former les futurs chefs de section au

Certificat militaire n° 2.

Dès notre arrivée, Gros-Doigts nous prend à part, l'air grave comme un sergent-major à la veille d'une inspection : « Messieurs, un seul mot d'ordre : que ce surnom, ce maudit surnom, ne franchisse jamais vos lèvres en public ! »

Nous comprenons alors que ce sobriquet, qui nous avait fait sourire à Coëtquidan, avait dû, tel un vin trop généreux, déborder du cadre strict de la complicité. Gros-Doigts voulait tourner la page, enterrer le passé, faire comme si de rien n'était.

Pendant deux longues années, de 1979 à 1981, nous avons tenu parole. Pas une seule fois ce surnom n'est prononcé devant des oreilles non initiées. Certains officiers du CM 2 en avaient vaguement entendu

parler, mais aucun d'eux n'en savait réellement davantage. Surtout pas les deux lieutenants féminins chargées de l'encadrement des sous-officiers féminins, dont la curiosité, avouons-le, frisait parfois l'obsession.

Puis vint l'été 1981. Le moment est venu de plier bagage et de dire adieu à Saint-Maixent pour partir vers de nouvelles aventures. Un repas est organisé, comme il se doit : ambiance surchauffée, éclats de rire, verres qui s'entrechoquent. Tous les officiers du CM 2 sont réunis pour une dernière soirée.

Et c'est alors que, vers la fin du repas, un verre de vin — maudit soit-il ! — bascule, répandant son contenu rouge sang sur la nappe.

Voyant cela, Gros-Doigts se lève aussitôt et lance, solennel comme un général haranguant ses troupes :

« *Et quand je pense que c'est moi que l'on appelle Gros-Doigts !* »

Un instant de silence, puis un éclat de rire général.

C'était du Gros-Doigts tout craché. Impossible de résister à l'appel du destin, surtout lorsqu'il s'agissait de se moquer de lui-même.

Le surnom, lui, n'était décidément pas près de mourir. Voilà, Gros-Doigts ! Tu n'as pas changé en plus de cinquante ans ; il est donc inutile de te demander de rester comme tu es. Gros-Doigts tu étais, Gros-Doigts tu es, et Gros-Doigts tu resteras !

C'est pour cela — et comme cela — que nous t'aimons.

CDVS

Acronyme de « Club des vieux s... ».

Club aux activités douteuses, voire suspectes, que la décence m'interdit de détailler ici. Pour de plus amples informations, prière de s'adresser directement à Daniel B..., Philippe C..., Dominique G... et Alain M..., membres fondateurs de ce cercle aussi discret que très fermé.

Bibelots

Surnom donné aux Cyrards en réponse à celui de « Dolos » que ces mêmes Cyrards attribuent traditionnellement aux élèves-officiers de l'EMIA.

Éternelle opposition entre la rusticité des Dolos et la supposée fragilité des Cyrards !

Choix de L'arme

Ah ! Ce moment solennel, ce ballet parfaitement codifié où, après avoir survécu aux épreuves de l'examen final, les heureux élus défilent tels des prétendants devant le père de leur promise et déclarent, sous le regard impassible du général commandant l'École, leur flamme à l'arme de leur choix !

L'amphithéâtre Napoléon, temple des destins scellés, les attend de pied ferme.

Dans l'ordre du classement final, chacun s'avance, le cœur battant, pour prononcer la formule sacramentelle qu'il répète secrètement depuis des mois : « *Mon général, je choisis l'arme de...* »

Un rituel parfaitement huilé, répété à deux reprises afin d'éviter toute fausse note. Deux répétitions, deux occasions de s'exercer à jouer son rôle dans ce cérémonial militaire. Tout devrait donc être parfaitement réglé. Mais le destin aime parfois se moquer des répétiteurs.

Voici qu'un rebondissement survient. Un changement d'avis de dernière minute, une hésitation soudaine, un doute existentiel... et c'est l'effet domino.

Le dernier de la liste, celui qui avait répété sa déclaration d'amour à l'arme de son cœur, voit ses espoirs s'envoler et s'ouvrir une carrière dans l'inconnu.

Au lieu de la phrase attendue, c'est une confession presque tragique qui s'échappe de ses lèvres : « *Mon général, je suis choisi par l'arme de...* »

Ce fut le cas de notre infortuné camarade Michel M..., qui, lors des répétitions, caressait encore le rêve de retrouver l'Artillerie, ses premières amours. Las ! Le sort en décida autrement et ce fut l'Infanterie qui l'adopta, malgré lui.

De « *je choisis* » à « *je suis choisi* », il n'y a qu'un pas. Un simple changement grammatical qui ouvre pourtant un véritable gouffre existentiel. Le passage de la voix active à la voix passive vous projette sur une autre... voie. Celle d'une arme à découvrir et qu'il faudra bien apprendre à apprivoiser.

Pour la plupart, le choix de l'arme est une affaire de cœur, ou du moins de mémoire et de fidélité : un passé de sous-officier, des habitudes, des repères. Mais il est aussi des exceptions, des âmes aventureuses ou simplement... capricieuses.

Prenez notre camarade Jacques L..., artilleur de naissance, qui conservait un souvenir piquant des moustiques de l'École d'application de l'artillerie de Châlons-sur-Marne. Un jour, il se confie à un camarade sapeur qui, fin psychologue, lui dépeint en rose les charmes de l'Anjou, cette terre douce où, selon Joachim du Bellay, les moustiques n'osaient jamais s'aventurer.

Convaincu, Jacques troque ses canons et ses obusiers contre des pelles et des pioches. L'équilibre entomologique entre l'Anjou et la Champagne en a-t-il été bouleversé ? Si les moustiques de Châlons perdirent un artilleur, ceux d'Angers gagnèrent un sapeur, et il n'est pas démontré que ce choix ait constitué un coup de... génie.

Bosse



Nom scientifique : *Exercitium corporis relaxatio*.

Rite initiatique noctambule aux prétentions vaguement purificatrices, consistant pour l'élève-officier fautif à aller méditer, à pied et sous les étoiles, sur le sens profond de la vie, de la discipline et des ampoules. Cette activité spirituelle intensive est pratiquée durant les deux premiers mois de scolarité, période au cours de laquelle l'on apprend surtout à connaître intimement le bitume et les chemins caillouteux.

Vient ensuite la très grande et très solennelle Cérémonie de l'Enterrement des Bosses, moment d'émotion collective où l'on célèbre la fin officielle des errances nocturnes et le début officieux des vrais ennuis.

L'élève-officier qui s'est le plus illustré dans cet art délicat de l'excursion nocturne est sacré Grand Bossu et reçoit son trophée : un brodequin doré à l'or fin du folklore local, pompeusement baptisé — c'est le cas de le dire — Rangers d'Or.

Mention spéciale à notre Grand Bossu du millésime 1973-1974. Ayant accompli ses bosses... à vélo, il mérite rétrospectivement le titre hautement convoité de Roi de la Petite Reine.

On comprend mieux, dès lors, l'origine probable de l'expression « *rouler sa bosse* ». Que ce soit à pied, à bicyclette et parfois même en roue libre.

L'Enterrement des Bosses demeure une cérémonie joyeusement bordélique, dernière parenthèse d'une certaine anarchie avant la mise en service officielle de l'Ours, moment où l'humour commence à se faire plus discret et le règlement beaucoup moins.

Les Tontons Flingueurs

Rencontre de rugby entre notre promotion et la promotion « de Linares » du 1^{er} Bataillon de l'École spéciale militaire.

Comme d'habitude, un match qui s'annonce viril. De ceux où la pelouse se souvient longtemps des crampons et où les maillots finissent avec plus d'histoires à raconter que de tissu à reprendre.

Dès les premières mêlées, on sent que le ballon n'est qu'un vague prétexte. Les épaules s'écrasent, les oreilles se frottent, les regards échangés parlent un dialecte rugbystique ancien et quelques « boîtes à gifles » s'ouvrent, histoire de se souhaiter la bienvenue dans la langue universelle du ballon ovale.

S'ensuit une inévitable séance d'explications de gravures entre Dolos et Cyrards. On ne comprend pas toujours ce qui se dit, mais on s'exprime beaucoup. Et certains plus fortement que d'autres.



L'arbitre siffle. Longtemps. Très longtemps. On sépare tant bien que mal les belligérants. Le calme revient. Enfin... presque.

Au milieu du terrain, deux irréductibles demeurent accrochés l'un à l'autre, acharnés à la défense de leur honneur, ruisselants de sueur et guidés par un sens aigu de

la mauvaise foi. Groupés autour d'eux, les élèves-officiers des deux camps reprennent leur souffle et observent la scène avec perplexité : Intervenir ? Sur qui ? Et surtout... comment ?

L'arbitre s'époumone, vitupère, invoque le règlement, la tradition sportive et même la météorologie. Il s'approche, sépare enfin les deux protagonistes... et reste bouche bée.

Les ultimes héros du pugilat ne sont autres que, d'un côté, un capitaine commandant de brigade de l'EMIA et, de l'autre, un adjudant-chef, adjudant de compagnie du 1er Bataillon de l'ESM.

À cet instant précis, dans un silence assourdissant, on aurait juré voir planer l'ombre de Bernard Blier : « *Mais y connaît pas Raoul, ce mec... Il va avoir un réveil pénible !* »

Le capitaine et l'adjudant-chef, front contre front, semblent d'ailleurs parfaitement d'accord sur un seul point : ils avaient essayé « *la diplomatie, pour éviter que le sang coule* », mais manifestement cette phase était désormais révolue.

À la vue de la scène, l'un d'entre nous murmure que l'on risque assurément de les retrouver « *éparpillés façon puzzle* » aux quatre coins du terrain, tandis qu'un autre se demande lequel allait « *dynamiter, disperser et ventiler* » l'autre en premier. Finalement, l'arbitre réussit à les séparer.

Lors de la troisième mi-temps, les élèves-officiers ne sortirent pas exactement le même vitriol que celui qui faisait le petit-déjeuner d'une Polonaise, « *pensionnaire* » chez *Lulu la Nantaise*, à Saïgon, mais il faut reconnaître que ce qu'ils burent ce soir-là méritait pleinement l'appellation de boisson d'hommes.



Les Cyrards

Surnom traditionnel donné aux élèves de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Le terme provient simplement de « Cyr », abréviation de Saint-Cyr, à laquelle a été ajouté le suffixe « -ard », très courant dans l'argot français.

Le mot apparaît dans les années 1880-1890, d'abord dans le parler interne de l'école, puis dans la presse militaire.

Le Dolo



Les élèves-officiers de l'EMIA se sont vu attribuer le surnom de « *Dolo* » par leurs camarades de l'École spéciale militaire.

L'origine de ce sobriquet remonte à l'époque où les rations de combat de l'armée française comportaient une boîte de corned-beef de la marque Dolo, ornée d'un bandeau rouge et jaune représentant un bœuf.

Cette image du bœuf symbolisait la force tranquille, l'endurance et une certaine rusticité, qualités auxquelles l'élève-officier de l'EMIA s'identifiait volontiers lors des exercices physiques et des sorties sur le terrain.

Peu flatteur et parfois mal accepté à ses débuts, ce surnom est progressivement entré dans les mœurs et fait désormais partie intégrante du vocabulaire des écoles de Coëtquidan. Si le corned-beef a disparu depuis longtemps des rations militaires, le Dolo, lui, a survécu.

Fièvre Aphteuse

« *Les emmerdes, ça vole toujours en escadrille.* »

Cette maxime, peu académique, popularisée par Jacques Chirac, mais d'une lucidité incontestable, semble avoir été gravée au burin dans le marbre de notre Promotion. À peine remis de l'enterrement prématuré de notre gala de la Conciergerie — foudroyé par la disparition du président Pompidou — que surgit la fièvre aphteuse pour torpiller notre grand rendez-vous avec les « *gentlemen soldiers* » de Sandhurst.

À l'époque, l'élégante chorégraphie des échanges voulait que Sandhurst traverse la Manche les années paires, tandis que l'EMIA s'exporte outre-Manche les années impaires.



Académie militaire royale de Sandhurst

Ces pèlerinages guerriers donnaient lieu à de nobles exercices inter-écoles en terrain libre, où l'on mesurait autant l'endurance des mollets que la résistance des illusions. Las ! Pour cause de confinement sanitaire, nous fûmes consignés aux sentiers battus, aux ravines traîtresses de l'Oyon, aux ronces surnoises et aux thuyas perfides du camp de Coëtquidan.

L'aventure restait l'aventure, mais dans une version nettement plus bretonne que britannique. Les traditions, en revanche, ne connurent aucun confinement.

Quelques tenues d'apparat britanniques portent sans doute encore, dans les replis de leur dignité, les stigmates vineux de la très, très arrosée soirée de clôture.

Quant à la fièvre aphteuse, si elle coûta à la Bretagne près de 45 000 bovins, aucune perte de Dolo ne fut à déplorer. Preuve éclatante que le Dolo, espèce endémique de Coëtquidan, conjugue rusticité éprouvée et force tranquille certifiée d'origine contrôlée.

Vorace

Terme générique désignant les officiers de l'encadrement militaire. Les voraces constituent une sous-branche de la strass.

Le « Lifar »

Avec son surnom de « Lifar », ce chef-d'œuvre de la haute couture militaire — officiellement classé par l'Intendance dans la catégorie glamour des « *sous-vêtements chauds à jambes longues* » — rendait un hommage involontaire au grand danseur et chorégraphe de l'Opéra de Paris.

Sur le papier, on imaginait déjà de viriles arabesques au petit matin. En réalité, on obtenait surtout l'allure d'un collant de petit rat de l'Opéra, égaré dans une chambrée de futurs grognards.

Autant le dire tout net : le Lifar n'a quasiment jamais connu l'honneur du terrain pendant l'année scolaire. Trop moulant pour la dignité militaire, trop blanc pour la discrétion tactique, il dormait sagement au fond du placard, entre la trousse à couture et les illusions de grandeur du premier trimestre.





Reconnaissons-le honnêtement, le Lifar ne nous rendait pas franchement service sur le plan esthétique. À défaut de nous donner l'allure de Rudolf Noureev, il nous transformait plutôt en endives sous stéroïdes.

Mais il possédait au moins une vertu pédagogique : nous rappeler que l'élégance, comme le courage, est une qualité qui ne s'improvise pas — surtout en sous-vêtements réglementaires.

Strass

C'est sous ce vocable, à forte consonance germanique — allez savoir pourquoi ! — que les élèves regroupent l'ensemble des cadres de la haute hiérarchie de l'École.

Pompe



Nom commun du parler militaire désignant tout ce qui relève des études académiques, de la théorie, des cours, des fiches, des photocopiés, des nuits blanches et des neurones en surchauffe.

Le terme viendrait du verbe pomper, au sens d'aspirer goulûment le savoir comme on pompe de l'eau dans un puits... avec parfois le même arrière-goût de vase.

Principe de base : ingurgiter à haute cadence des hectolitres de connaissances, le plus souvent de manière répétitive, jusqu'à ce que le cerveau fasse « *glouglou* » et que les oreilles se mettent à fuir.

Objectif avoué : stocker un maximum d'informations en un minimum de temps. Effet secondaire fréquent : l'impression très nette que tout ce qu'on a péniblement pompé la veille s'est mystérieusement évaporé au petit matin. Sans doute la part des anges ?

Matricule

Dans la semaine qui suit notre arrivée à Coëtquidan, l'Institution, soucieuse de notre épanouissement artisanal, nous convie à un exercice fondamental : découvrir, par la pratique et la douleur morale, pourquoi une trousse à couture figure dans notre paquetage militaire.



On nous remet à cet effet une patte d'identification. Ce mince ruban de coton, délicatement brodé de notre numéro

matricule — autrement dit, notre nouvelle identité officielle, plus durable que notre prénom et parfois plus tenace qu'un surnom (sauf pour certains, comme Gros-Doigts, bien entendu !).

Mission — hautement stratégique — : avant la fin de la semaine, avoir cousu ce matricule sur chaque élément du paquetage. Tous. Absolument tous. Y compris le casque lourd, ce qui relève presque de l'exploit d'ingénierie textile. Heureusement, la Providence, dans sa grande bonté, a doté la jugulaire d'une sangle en toile, surface officiellement reconnue comme compatible avec la couture sans recours à du matériel de chantier.

C'est ainsi que de futurs chefs de section, promis aux subtilités de la manœuvre et de la tactique, passèrent plusieurs soirées à négocier avec une aiguille récalcitrante et à découvrir qu'il existe mille et une façons de se planter une aiguille dans le doigt.

Retrouvée un jour au fond d'une cantine, cette trousse de couture soigneusement matriculée ravivera sans doute quelques souvenirs piquants.

Clito

L'étrange généalogie de ce surnom, colporté de promotion en promotion comme une relique orale, demeure enveloppée de mystère.

Le photographe attiré de la respectable dynastie des Ristori — officiants héréditaires de nos fastes cérémoniels — fut d'abord baptisé du tendre, mais fort banal, diminutif de « *Risto* ».

Puis, par l'un de ces glissements sémantiques dont seules les traditions estudiantines ont le secret, le sobriquet dérivait progressivement vers sa forme définitive : « *Clito* ».

Faut-il y voir la métaphore d'un doigt caressant avec une délicatesse quasi rituelle le déclencheur de l'appareil photographique ? Nul ne le sait vraiment.

Mais l'allusion, elle, n'a jamais cessé de faire sourire les initiés.

L'Ours

Lorsqu'un élève-officier écope de jours d'arrêt, il ne va pas en prison ; non, il va à l'Ours.

L'expression viendrait du sort peu enviable réservé au fautif, condamné à la solitude cellulaire, à l'image du pauvre plantigrade esseulé qui, à la fin du XIXe siècle, tournait en rond dans sa geôle du Jardin des Plantes à Paris. On appelait déjà cela le bien-être animal, version 1868.

Une autre explication évoque le froid polaire qui régnait dans les locaux destinés à cette activité. Un froid auquel seul un ours était capable de résister.

Au 13e régiment de hussards, l'imagination populaire avait fait florès. La salle de police y répondait aux doux noms de clou, bloc, trou, ours ou encore ousteau. On savait parfaitement que l'on y entrait pour méditer sur ses fautes. Quand on en sortait, c'était généralement avec un bagage conséquent de vocabulaire fleuri puisé dans la sagesse de la troupe.

De cette noble ménagerie sont nées de nombreuses expressions : aller à l'ours, se faire flanquer à l'ours, mettre à l'ours, graviter à l'ours, être fourré à l'ours... À croire que l'animal faisait partie du règlement intérieur.

Le nôtre était un établissement pénitentiaire d'un genre très particulier. Ses faux plafonds recelaient des trésors de contrebande : victuailles de survie, breuvages d'encouragement moral et gadgets divers destinés à égayer les longues soirées des Bibelots et des Dolos en semi-liberté surveillée.

Chaque année, en fin de scolarité, en marge des festivités officielles, on y organisait le mythique Bal de l'Ours. Strictement réservé aux anciens pensionnaires de l'établissement, il attirait également quelques demoiselles peu farouches qui, à défaut d'avoir vu le loup, pouvaient au moins déclarer au retour : « Nous avons vu l'Ours. »

TBCB

Acronyme de Très Bronzée Corniche Bournazel.

Traduction explicite de l'activité favorite des cornichons toulonnais dès le retour des beaux jours. Pour toute information complémentaire, s'adresser à Christian H... ou à Daniel B..., autorités incontestées en la matière.

Surnoms

Albert, Face de rat, Greg, Gros doigt, Gueule d'amour, James, Lapin, Le Barjot, Le p'tit furieux, Le plus beau, Le Viet, Margival, Nano, Néné, Pépé, Tupolev, Vier d'âne, 4P, ...

À la lecture de ces surnoms, dont la liste n'est pas exhaustive — je suis preneur des surnoms oubliés qui reviendraient à la mémoire de certains — les lecteurs auront une pensée toute particulière pour les personnages ainsi surnommés.

Perche



Sport collectif non homologué par le Comité international olympique, consistant à lancer en l'air une remarque faussement innocente, souvent incongrue, dans l'espoir à peine dissimulé de voir un camarade se jeter dessus tel un cerbère de la langue française en service commandé. Dès que la

victime mord à l'hameçon, l'instigateur assène un triomphal : « *Perche bien prise !* »

Exemple vécu lors d'un retour de permission dans le TGV Paris-Rennes. Une dizaine d'élèves-officiers occupent la voiture dans une ambiance de chambrage bon enfant. Arrêt en gare de Vitré. Bernard P... lance négligemment à la cantonade : — Vitre, c'est loin de Rennes ?

Une demi-seconde de silence. Puis le puriste de service bondit : — On ne dit pas Vitre, mais **VITRÉ !**

Bernard P... sourit, ajuste son tir et achève l'intervenant d'un joyeux : — Perche bien prise !

Ce qui provoque immédiatement un éclat de rire chez les initiés et un haussement de sourcils perplexe chez les voyageurs civils, soudain convaincus de partager leur wagon avec une société secrète légèrement dérangée.

Attention toutefois : toute perche peut engendrer une contre-perche, piège dans le piège, embuscade dans l'embuscade.

Le chasseur devient alors le gibier. Et c'est parfois son honneur qui vacille.

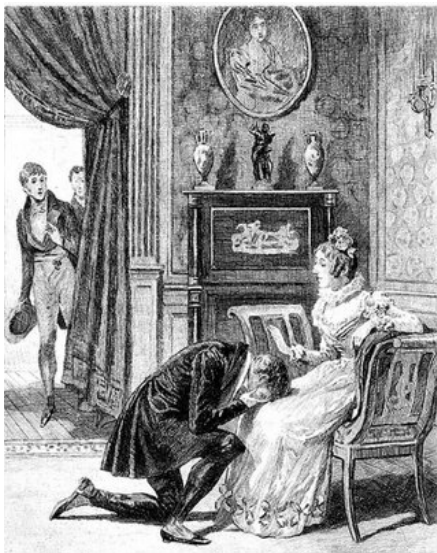
Tagada, Tagada, Voilà les Dalton !



Revue de la garde d'honneur, devant le Musée des Écoles, à l'arrivée du général le matin. Le général demande à l'un des EOR présents : — Comment se nomme le commandant en second et chef de corps (pour mémoire, le Colonel Multon) ? Visiblement très sûr de lui l'EOR répond avec l'aplomb et le flair légendaires de Rantanplan : « *Le colonel Dalton, mon général !* »



Détournements Musicaux



À l'École Militaire de Strasbourg - l'EMS pour les intimes - nous avons développé un talent parallèle que l'armée n'avait probablement pas prévu dans ses programmes : le détournement musical.

Il faut dire que l'institution nous avait tendu une embuscade culturelle d'une rare violence. Alors que nous nous préparions mentalement à nous couvrir d'une gloire éternelle en sauvant la Patrie, le cours de Français nous propulsait brutalement dans l'univers des « *Illusions perdues* » de Balzac et celui de « *La condition humaine* » de Malraux !

Parfois on est en droit de se demander si les programmes ne sont pas concoctés par des humoristes qui s'ignorent.

Balzac ! À dix-huit ans ! Pour de potentiels futurs officiers ! Très vite, afin de préserver notre équilibre psychologique, nous mettons au point une défense collective, le détournement musical. Madame de Bargeton, personnage central du roman, subit alors un destin inattendu. Nous l'enrôlons bien malgré elle dans le patrimoine des chants militaires.

Sur la piste d'envol de l'EMS - c'est ainsi que nous appelions cet interminable ruban d'asphalte qui traversait la place d'armes -, la, plus que célèbre, Madelon - « *servante jeune et gentille, légère comme un papillon* » - disparaît au profit d'une version beaucoup moins réglementaire dans laquelle c'est La Bargeton qui « *nous sert à boire alors que nous frôlons son jupon et que nous lui racontons une histoire, une histoire à notre façon* ».

Une tradition était née. Un an plus tard, à Coëtquidan, à l'EMIA, c'est tout naturellement que nous perpétuons cette tradition. Là encore, le hasard nous fournit une matière première de premier choix. Le

capitaine, commandant la première brigade s'appelle Altasserre et le lieutenant, chef de la troisième section de la deuxième brigade, de la Brelié.

À partir de ce moment-là leur destin est scellé. Lorsque deux noms possèdent une telle musicalité, une promotion d'élèves officiers ne peut raisonnablement pas résister plus de quarante-huit heures. Le célèbre chant militaire, intitulé « *Le Gars Pierre* » ou « *La Marie* », enregistré par le 5e REI en 1956 - et repris par nos anciens de la Promotion Marceau en 1973 - devient immédiatement la cible de nos détournements artistiques douteux.

Altasserre et de la Brelié prennent respectivement la place du Gars Pierre (dans les couplets) et de La Marie (dans le refrain).



Ce qui donne, pour notre plus grand plaisir, le couplet :

« *Altasserre est parti à la guerre, Le matin d'un beau jour de printemps, Il avait une allure si fière, Qu'il partit comme un homme en chantant* »

et le refrain :

« *T'en fais pas la Brelié t'es jolie, T'en fais pas la Brelié, j'reviendrai, Nous aurons du bonheur plein la vie, T'en fais pas la Brelié, j'reviendrai* ».



BIBLIOGRAPHIE, SOURCES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

BIBLIOGRAPHIE

Famille Brosset (sa fille, Ijjo et son petit-fils, Christophe Triboulet).

Retranscription dactylographiée des échanges épistolaires - de juin 1940 à novembre 1944 - entre Diego Brosset, son épouse Jacqueline (1969)

Geneviève Salkin.

Général Diego Brosset, de Buenos-Aires à Champagny via l'Afrique et la France Libre (Éditions Economica - 1999)

Guillaume Piketty.

Français en Résistance – Carnets de guerre, correspondances, journaux personnels (Éditions Robert Laffont - 2009)

Jean-Pierre Aumont.

Souvenirs provisoires (René Julliard - 1957)

Yves Gras.

La 1^{ère} DFL - Les Français libres au combat (Presses de la Cité - 1983)

Général Saint Hillier, Guy Crissin, André Quelen, Roger Nordmann, Noël Murati, Pierre Heitzsmann et Yves Guéna.

L'épopée de la 1^{ère} DFL par ceux qui en étaient (IAPCA - 2010)

Alexis Le Gall

Mémoire d'un Français libre (non édité)

SOURCES

Ministère des armées - Chemins de mémoire.

<https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/la-1re-division-francaise-libre-dfl>

Fondation de la France Libre.

<https://francelibre.net/>

Mémoire de la 1^{ère} DFL.

<https://1dfl.fr/>

Sur les chemins de la 1^{ère} DFL Blog

<https://www.1df1-le-blog.fr/>

Alain Jacquot-Boileau

<https://jacquotboileaualain.over-blog.com/>

Site internet de la Promotion Général Brosset.

<https://promotionbrosset.fr/>

CREDITS PHOTOS

Ministère des armées - Chemins de mémoire. 1e DFL

Fondation de la France Libre

1e DFL/FFL

Médiathèque sur les Chemins de la 1e DFL Blog

Alain Jacquot-Boileau

Raymond Houillon

François Bresson

Michel Jussier (Promotion Brosset)

Jean Dodane (Promotion Brosset)

Archives de la famille de Diego Brosset

Archives de la Promotion Brosset

Wikipédia